
Skeptron Occasional Papers, No. 10

Considérations sur l'enquête sociologique dans les beaux quartiers

Quatre conférences à Stockholm Institute of Education
30 novembre – 2 décembre 1994

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot

Migrerad från den
ursprungliga filen från
juni 1996. Typografi och
sidbrytning ändrad men
innehållet oförändrat

Stockholm Institute of Education
Juin 1996

Considérations sur l'enquête sociologique dans les beaux quartiers

Quatre conférences à Stockholm Institute of Education
30 novembre–2 décembre 1994

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot

Skeptronhäften / Skeptron Occasional Papers 10

HLS Förlag

Stockholm 1996

Skeptronhäften / Skeptron Occasional Papers

Editor: Donald Broady

Postal address Forskningsgruppen för utbildnings- och kultursociologi
 (Sociology of Education and Culture)
 Stockholm Institute of Education, Dept. of Educational Research
 Box 34103, S-100 26 Stockholm, Sweden

Visiting address Västerbroplan 1

Tel. 08 737 55 00, int. +46 8 737 55 00

Fax 08 737 56 10, int. +46 8 737 56 10

Email broady@nada.kth.se

URL <http://www.nada.kth.se/~broady>

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot
Considérations sur l'enquête sociologique dans les beaux quartiers
Quatre conférences à Stockholm Institute of Education 30 novembre - 2 décembre 1994
Skeptronhäften / Skeptron Occasional Papers No. 10

HLS Förlag, Box 34103, 100 26 Stockholm

© *Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot / Skeptron* 1996

ISSN 0284-0731

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE : Les patrimoines des grandes familles.....	7
INTRODUCTION : Des sociologues enquêtent chez les bourgeois. Pour qui? Pourquoi? Comment?.	9
DE L'ÉSPACE SOCIAL À L'ÉSPACE URBAIN	14
PRATIQUES D'ENQUÊTE DANS L'ARISTOCRATIE ET LA GRANDE BOURGEOISIE : DISTANCE SOCIALE ET CONDITIONS SPÉCIFIQUES DE L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF.	18
AISES ET MALAISES DU CHERCHEUR : CONSIDÉRATIONS SUR L'ENQUÊTE SOCIOLOGIQUE DANS LES BEAUX QUARTIERS.....	28
LE PROBLÈME DE L'ÉCRITURE DES SCIENCES SOCIALES	36

PRÉFACE : Les patrimoines des grandes familles

Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, chercheurs actifs au Centre de sociologie urbaine, l'Institut de recherche sur les sociétés contemporaines, Paris, ont pendant les dix dernières années menées des recherches importantes sur les faits de demeurer et les modes de vie de la noblesse et la grande bourgeoisie en France. Par-dessus une série d'articles, ils ont produit quatre ouvrages sur ce sujet : *Dans les beaux quartiers*, Seuil, Paris 1989 ; *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, Payot, Paris 1992 ; *La chasse à courre. Ses rites et ses enjeux*. Payot, Paris 1993 ; *Grandes Fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Payot, Paris 1996.

Les expériences de ces études servent de base à un cinquième ouvrage, plus orienté vers l'épistémologie et la méthodologie : *Sociologie de la grande bourgeoisie : réflexions sur une méthodologie qualitative* (titre provisoire). La parution est prévue pour fin 1996. Une traduction en langue suédoise est projetée par Éditions Daidalos.

Les chercheurs en sciences sociales suédois, préférant étudier les gens du commun ou les misérables et cédant l'observation de la classe supérieure aux journalistes, auraient beaucoup à apprendre des Pinçons. Les recherches de ceux-ci sont caractérisées par justesse empirique, rigueur méthodologique et de l'imagination sociologique en premier lieu. Ils font usage de tout un arsenal d'une étendue peu ordinaire d'instruments de recherche, qui autrement sont répandus sur des spécialités scientifiques différentes : la sociologie urbaine, la microsociologie, la sociologie de l'économie, l'ethnographie, la sociologie de sport, l'observation participante, l'histoire d'architecture... Avec ces instruments, ils ont réussi à déchiffrer un monde qui demeure clos pour la plupart d'entre nous.

En lecteur appartenant à la classe moyenne et individualiste, je suis frappé par le fait que tant dans ce monde est propriété commune : l'entreprise de famille, le nom patronymique, la maison ou le château, la collection d'objets d'art et les anecdotes des annales familiales, mais aussi le choix de fréquentations et d'époux ; tout fait partie d'un gigantesque plan d'investissement coordonné qui a pour but de consolider le capital symbolique en commun. Le fait que les investissements s'opèrent aux domaines tout à fait différents est un autre trait caractéristique. Dans la classe moyenne ambitieuse, chacun essaie tout seul de bien faire quelque chose, tandis que les issus des grandes familles ont la possibilité de tirer avantage du fait qu'un oncle ou cousin exerce une fonction publique, un autre est directeur d'entreprise, un troisième a une galerie d'art, et encore un (normalement une femme) consacre tout son temps à entretenir le sentiment de solidarité de la famille.

Ainsi, dans leurs travaux Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon font voir un paradoxe bien particulier. Tandis que, dans les classes populaires et moyennes, les rapports collectifs traditionnels — c'est-à-dire l'entente familiale, de travail et de voisinage — se décomposent, une collectivité analogue dans les couches supérieures de la société est renforcée, contrairement à l'idéologie explicite de celles-ci, selon laquelle on se méfie des solutions collectives.

Il y a beaucoup à apprendre non seulement de l'objet de recherches de Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon, mais aussi de leur manière d'exercer le métier de sociologue. Leurs procédés sont fondés sur une connaissance très poussée en ce qui concerne leur position, en tant que sociologue, vis-à-vis de leur objet.

Grâce à cette attitude d'autoréflexion ils réussissent entre autre à se vacciner contre le péril de se laisser gouverner par leur ressentiment, chose qui autrement est une attitude trop en cours lorsque des sociologues, du point de vue de leur position en classe moyenne, observent les classes supérieures : quand on est poussé par une volonté de relever les perversions, l'abus de pouvoir ou le mauvais goût que l'on préalablement attribue aux objets de ses études, le résultat en sera l'agitation politique, justifiée peut-être mais qui anéantit les acquis nouveaux qui seraient possibles avec un travail de recherche plus réfléchissant.

L'autoréflexion leur aide aussi d'éviter un autre piège tendu au sociologue issu de la classe moyenne, c'est-à-dire de se laisser éblouir par le lustre de la haute société à un tel degré que la fascination supplée à l'analyse scientifique. Le résultat est d'habitude des reportages de société dévots ; ou bien les représentants de la haute société paraissent mystérieux, comme des survivants curieux d'une ère antédiluvienne que nous, les hommes modernes et ordinaires, n'ont pas la possibilité de comprendre.

Mais on peut comprendre les grandes familles, chose qui demande une conscience méthodologique hors commun. Dans les ouvrages de méthode sociologique sur la technique d'enquêter et pareil, on attache une grande importance au problème que la personne interrogée se sentirait inférieur au chercheur et le verrait comme le représentant d'un pouvoir ou d'une autorité quelconque. Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon ont à combattre le problème contraire : c'est le sociologue qui à partir d'une position dominée s'approche de ceux qu'il ou elle observe, situation sociale qui nécessite des instruments particuliers.

Au cours de ces conférences (jusqu'à présent inédites), qui sont rassemblées dans cette édition de Skeptron Occasional Papers, Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon ont généreusement propagé leurs connaissances en méthodologie et épistémologie. Les conférences ont eu lieu pendant leur séjour à Stockholm en novembre—décembre 1994. La visite faisait partie d'un programme d'échange franco-suédois de chercheurs. De plus, les conférences faisaient partie d'un cours « Les patrimoines des grandes familles » pour les étudiants de doctorat à Stockholm Institute of Education.

INTRODUCTION : Des sociologues enquêtent chez les bourgeois. Pour qui ? Pourquoi ? Comment ?

Propositions pour nos interventions en Suède, 30 novembre, 1^{er} décembre, 2 décembre 1994

Après avoir publié plusieurs ouvrages sur la bourgeoisie et l'aristocratie française, il nous a paru intéressant de donner à voir les modalités concrètes du travail d'objectivation d'une enquête qui enfreint la règle essentielle de la discrétion dont s'entourent les classes privilégiées.

Les interventions pourraient être organisées d'une manière « chronologique ». Le premier point, de l'espace social à l'espace urbain [1], indique les raisons de ces recherches en des terres grandes bourgeoises si peu défrichées par les chercheurs qui leur préfèrent en général les banlieues pauvres et défavorisées. Le dernier point [8] pose les problèmes de la médiatisation du savoir scientifique et de sa diffusion. De la conception d'une recherche à sa réception par les médias nous passerons par la construction de l'objet et les modalités concrètes des enquêtes. Une séance [2] sera ainsi consacrée à la distance sociale qui sépare le grand bourgeois du modeste sociologue et aux conséquences de cette distance dans la situation de l'entretien. L'observation participante [3], cette méthode ethnologique qui consiste à se mêler aux enquêtés pour les mieux observer, pose tout à la fois des problèmes théoriques, des questions méthodologiques et remet peut-être en cause des frontières arbitraires entre les disciplines proches que sont la sociologie et l'ethnologie [4].

Les recherches sur les familles fortunées suscitent une certaine réserve dans le milieu scientifique lui-même. Cette hostilité plus ou moins explicite prend sans doute sa source dans le fait que l'analyse d'un groupe social dont les membres peuvent cumuler toutes sortes de capitaux, économique, social mais aussi culturel, scolaire et symbolique, renvoie le chercheur à sa position de dominant/dominé. Les conditions de la réception des travaux sur les classes dominantes par la communauté scientifique introduisent des biais et des difficultés d'écriture spécifiques qu'il nous a paru utile d'analyser [5], [6] et [7].

Ces réflexions épistémologiques se nourriront de nos enquêtes dans les grandes familles et d'apports théoriques plus généraux et chercheront à pousser aussi loin que possible la transparence dans le travail d'objectivation du chercheur. Dévoiler des codes, donner des clefs peut aider considérablement à débloquer les angoisses de l'apprenti chercheur.

1. De l'espace social à l'espace urbain

Sociologues de la ville, nous avons choisi de la prendre par tous les bouts. Par tous les bouts du social, c'est-à-dire aussi par celui dont on ne parle jamais, celui des classes privilégiées, celles qui ne subissent pas de contraintes économiques. Car la ville est un tout et c'est la prise en compte simultanée de ses différents aspects qui peut seule permettre d'en faire avancer la connaissance. Il s'agit d'un tissu vivant dont toutes les parties sont en interconnexion et interagissent dans un système de relations qui donne tout leur sens aux modes de vie urbains.

Pour aborder la ville comme tout structuré, comme espace de relations, le système théorique de Pierre Bourdieu est d'un grand secours. En effet, dans ce système, l'espace social est conçu comme un espace géographique, avec des axes selon lesquels se répartissent les différentes formes de capitaux. Verticalement on va du minimum de capital économique au maximum. De droite à gauche on va du minimum de capital culturel au maximum. Ce qui importe ici, c'est que les agents sociaux et les groupes se répartissent ainsi spatialement, certes, dans un espace théorique, construit conceptuellement, mais que l'on est très vite enclin à faire fonctionner aussi sur le mode géographique. Autrement dit, les structures de l'espace social peuvent se lire dans l'espace géographique, lui-même hiérarchisé et structuré en homologie avec le système des positions sociales des agents. L'espace urbain est donc lui aussi un espace de relations où les lieux, les quartiers, les équipements dialoguent, se répondent et s'affrontent.

La ville oppose ses beaux quartiers aux banlieues populaires. Les contrastes sont suffisamment marqués, par exemple dans la région Ile-de-France, pour qu'on puisse, de Neuilly, banlieue très bourgeoise de Paris, à Aubervilliers, banlieue rouge et populaire, en parcourir les rues comme on irait des dirigeants de sociétés aux ouvriers spécialisés, des inspecteurs des Finances aux petits employés. Parcours initiatique qui, à travers le symbolisme pléthorique de la rue, apprend à démêler le langage des pierres, des vitrines, des attitudes corporelles, des accents, de tout ce qui, en passant le plus souvent inaperçu, ne cesse pourtant de proclamer les différences et les inégalités.

Aussi n'est-il pas indifférent d'habiter là plutôt qu'ailleurs. On peut alors traiter la ville comme l'un des paramètres de la définition complète de la position sociale. Il n'y a pas de réussite sociale digne de ce nom qui ne s'accompagne d'une résidence qui l'exprime et la manifeste. La ville est également un maître persévérant dans les apprentissages sociaux qui vous disent où vous êtes né, dans la ville mais aussi dans la société, et qui vous apprennent les manières, les goûts, les espoirs ou les désespoirs qui vous permettront de vivre ce que vous avez à vivre. La ville est de la société faite chose, elle est donc diverse, contrastée, multiple et formidablement significative. Tout parle dans la rue, dans les immeubles, dans les lieux publics. Comme les agents ne peuvent se déprendre de leur hexis corporelle, de leurs techniques du corps, qui, par définition, leur collent à la peau, les quartiers, les rues sont des produits involontaires de la multitude des grands et petits gestes de la vie quotidienne. Personne n'échappe à la logique urbaine et ce que sont les individus, ils le doivent pour une part aux espaces où ils ont vécu et où ils vivent.

Comment pourrait-on comprendre l'interaction dynamique entre l'espace social et l'espace urbain sans prendre en compte les beaux quartiers ? Si la ville est un système urbain, homologue au système social, si la ville est une cristallisation spatiale des rapports sociaux, la recherche ne saurait ignorer aucune des parties entrant dans ce système de relations.

2. Distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif

Les interviewés amenés à décrire la fortune et les bonnes fortunes d'une existence qui n'en manquent créent une situation originale dans laquelle le sociologue se retrouve dans une position dominée. Les réflexions déjà publiées sur la situation d'entretien traitent généralement d'une configuration où le sociologue se trouve en position dominante.

- Constitution de la population enquêtée
- Enquête préalable et présentation de soi
- L'affrontement
- L'interprétation

3. L'observation participante chez les grands bourgeois

L'observation participante s'est d'autant plus imposée dans ce milieu social que les auteurs ne le connaissaient pas du tout. Il a donc fallu nous familiariser avec un univers et des quartiers qui nous étaient totalement étrangers. Nous avons donc accepté les invitations qui nous étaient faites pour des dîners, des cocktails et des week-ends au château. L'un des apports principaux de cette participation, qui fut encore plus importante avec la chasse à courre où nous nous sommes mêlés au groupe des suiveurs, réside dans la lente imprégnation d'un milieu qui a son langage, ses codes, ses rites, ses manières de faire, ou de ne pas faire, tant il est vrai que ce qui ne se fait pas est aussi important que ce qui se fait.

4. L'interdisciplinarité

Nombre des problèmes que peut faire naître une trop grande « implication » dans le terrain sont levés par le recours à des méthodes d'objectivation, quantitatives avec des statistiques concernant telle ou telle pratique, ou qualitatives avec des entretiens. Si l'observation participante est plutôt du côté de l'ethnologie, le recours à des formes plus sociologiques d'analyse permet une prise de recul nécessaire. Mais la distinction entre ethnologie et sociologie a-t-elle encore un sens ?

5. De l'objet impossible au sujet manipulé

La hiérarchie des objets scientifiques, la plus ou moins grande difficulté à faire admettre leur légitimité, tient pour une part aux positions respectives que les chercheurs et les agents sociaux impliqués dans ces objets occupent dans l'espace social. De sorte que les familles qui appartiennent aux milieux sociaux les plus privilégiés ont été peu soumises à l'investigation sociologique.

On étudiera les raisons de cette « injustice » : la demande administrative de recherche concerne en priorité les grands problèmes sociaux, le chômage et la formation, l'immigration et l'intégration, la marginalisation et les politiques sociales. On admettra sans peine qu'il soit plus urgent de se pencher sur les « nouveaux pauvres » et les cités des banlieues populaires que sur les bourgeois de Neuilly-Auteuil-Passy.

Le climat politique et intellectuel de l'après-mai 1968 n'était guère favorable aux recherches sur les modes de vie des baronnes du Faubourg Saint-Germain. À la méfiance et à l'hostilité de la population concernée envers les sociologues, il faut ajouter que ceux-ci, autour d'un marxisme omniprésent dans les débats théoriques de l'époque, valorisaient beaucoup plus la recherche liée à l'action politique, en privilégiant les formes de recherche les plus proches du monde ouvrier allant parfois jusqu'à l'établissement en usine.

Les origines sociales des sociologues sont un autre des principes explicatifs de ce relatif silence des sciences sociales concernant la bourgeoisie. La sociologie suppose, bien sûr, l'existence de sociologues, donc d'agents sociaux eux-mêmes pris dans l'objet de leur science. Or, bien que cette discipline soit un véritable carrefour social, puisque le recrutement en est particulièrement hétéroclite, mêlant enfants de la grande bourgeoisie, fils d'enseignants et de commerçants et miraculés du système d'élimination scolaire, d'origine ouvrière ou paysanne, il se trouve peu de sociologues pour se risquer à affronter des situations d'enquête où la dissymétrie des positions sociales soit en leur défaveur. Issus des classes moyennes ou populaires et ayant atteint une position sociale simplement moyenne, ou issus de la bonne société et se trouvant objectivement en position de déclin, les sociologues ne sont jamais à l'aise pour affronter un monde social qu'ils ignorent ou, qu'ayant quitté, ils savent trop bien leur être socialement supérieur.

Mais à l'intérieur même de tous les sujets qui concernent les groupes sociaux dominants, il en est, comme la chasse à courre qui sont, sinon impossibles, du moins difficiles à faire accepter par la communauté scientifique. Souvent les chercheurs en sciences sociales construisent leur représentation de la chasse à courre comme celle du sens commun et cette pratique cynégétique devient un objet indigne parce qu'elle est censée offrir un passe-temps suranné à une poignée d'oisifs scandaleusement fortunés, attachés à des traditions condamnées, prenant un plaisir pervers à poursuivre avec acharnement des animaux inoffensifs et sans défense. Le peu d'intérêt manifesté pour la vénerie, par ailleurs objet ethnologique et sociologique comme un autre, et sans doute plus chargé de valeur symbolique que bien d'autres, semble donc relever d'une antinomie profonde entre ceux qui la pratiquent et une grande partie de ceux qui auraient pu en produire l'analyse.

On montrera également que les enjeux autour des objets de recherche sont tels que le risque est réel de voir l'interviewé grand bourgeois tenter de manipuler le chercheur, « sujet » de la recherche, afin de donner une tonalité de plaidoyer ou de réquisitoire au résultat de l'enquête. Il en a été ainsi pour deux recherches qui ont porté sur l'invasion par les affaires et les commerces de luxe des beaux quartiers du centre-ouest de Paris, ce qui déstructure le milieu résidentiel des grandes familles, et sur la chasse à courre, pratique cynégétique régulièrement menacée par les organisations zoophiles, les projets de loi de certains députés et la vive hostilité de nombreux parlementaires européens des pays du nord.

6. Les sociologues sont-ils des traîtres ?

Il est un malaise déontologique, et donc chronique, du chercheur, celui de « donner » le milieu sur lequel porte ses investigations comme « ces flics que le cinéma nous propose souvent pour modèles et qui gagnent la confiance d'un gang pour mieux pouvoir le donner », ainsi que l'écrivait Sartre.

Mais ce sentiment de malaise peut être vécu de manière différente selon que l'enquête concerne tel pan de l'espace social ou tel autre. Les sociologues des classes populaires, bien que rapportant les

problèmes sociaux aux responsables politiques qui les contrôlent ainsi beaucoup mieux, ont, tel le missionnaire, l'illusion de faire le Bien. À l'inverse, les sociologues des classes dominantes et privilégiées éprouvent non seulement le sentiment de trahir un milieu social dont la fermeture et l'entre-soi sont une règle d'or, mais encore celui de trahir leur milieu professionnel hostile aux recherches sur les familles fortunées.

Cette intervention empruntera à notre journal d'enquête qui décrit nos idées mais aussi nos sentiments, et nos affects et montrera le va et vient permanent au cours de ces enquêtes entre l'« engagement » et la « distanciation », selon la formule de Norbert Elias.

7. L'écriture en sociologie

Ce double sentiment de trahison pourrait trouver une issue positive, soit dans une écriture hagiographique qui viendrait atténuer ce sentiment vis-à-vis des familles de la haute société, soit dans une écriture qui manipulerait l'ironie et la dérision pour être mieux reçus par les pairs.

Ce reproche du manque de distance avec la population enquêtée n'est pas, ou n'est que très rarement, formulé dès lors qu'il s'agit d'agents sociaux en position dominée par rapport à celle du chercheur, ouvriers, habitants des grandes cités, loubards, Rmistes (bénéficiaires du Revenu minimum d'insertion, RMI) ...

D'ailleurs, le paternalisme peut s'exprimer librement, y compris sur le plan formel avec, par exemple, l'utilisation des prénoms pour désigner les enquêtés. Revanche sociale à l'égard des dominants, par le recours à l'ironie systématique, paternalisme à l'égard des dominés, par une écriture dont le ton chaleureux arrive mal à masquer le sentiment de supériorité de l'auteur, sont bien souvent les deux facettes complémentaires du rapport au monde social des groupes situés dans une position intermédiaire.

Ainsi, notre volonté d'adopter un ton neutre, détaché de tout parti pris social, refusant les facilités d'une écriture acerbe, a pu être assimilée à de la compromission sociale. La restitution que nous avons faite de la parole des aristocrates et des grands bourgeois interviewés, appuyée sur toute une série de travaux annexes, documentaires et statistiques, se veut honnête, rigoureuse, mais aussi respectueuse. Bien que sans concession dans l'analyse, puisque le souci constant a été de rendre public les inégalités et les privilèges qui d'ordinaire restent cachés au plus grand nombre.

Ce transfert de connaissances à un public plus large que celui de la seule communauté scientifique pose à lui seul un autre problème d'écriture : celui de sa lisibilité et de son attractivité. C'est la spécificité de cette science particulière qu'est la sociologie, qui a recours à la littérature pour mieux communiquer la science.

8. La médiatisation du savoir scientifique et sa diffusion

Les médias sont aujourd'hui des intermédiaires obligés dans la diffusion du savoir scientifique. C'est un phénomène récent et la diversité du vocabulaire pour le nommer en est le symptôme. On parle souvent de vulgarisation scientifique. Mais ce terme dont la connotation est péjorative puisqu'il contient la notion de « vulgarité » pourrait impliquer l'idée que la recherche noble ne sortirait pas du milieu des scientifiques. En se vulgarisant, la science perdrait de sa pureté, de sa dignité.

On préférera parler de valorisation de la recherche ou mieux de médiatisation, cette dernière expression nous paraissant être la plus juste pour désigner un processus et des rapports sociaux entre la communauté scientifique, les journalistes et les lecteurs.

C'est l'exercice même de la démocratie, par les transferts de connaissance depuis la communauté scientifique jusqu'aux lecteurs par l'intermédiaire des services des maisons d'édition et des médias, qui est suspendue à la qualité et au sérieux de la diffusion et de la mise en valeur des résultats des recherches. L'exigence morale du devoir qui incombe au chercheur de diffuser ses travaux, est aussi une exigence politique. Le monopole du savoir et de l'information est l'un des facteurs de la monopolisation du pouvoir.

À partir d'enquêtes réalisées pour le CNRS, on étudiera les caractéristiques sociales et scientifiques des chercheurs qui diffusent le plus largement possible leurs travaux. On analysera

également les conditions de la réception, par le milieu scientifique lui-même, de cette médiatisation du savoir scientifique.

Car la diffusion des résultats de recherche par des moyens éditoriaux et journalistiques qui ne relèvent plus de la confidentialité des supports propres au milieu scientifique pose le problème d'une interférence entre les pairs et des agents sociaux extérieurs au champ scientifique dans les évaluations du travail scientifique lui-même. Le pouvoir des médias, filtres désormais obligés entre les scientifiques et leurs lecteurs, est devenu tel qu'il produit des effets directs, positifs, pervers ou négatifs, sur la recherche elle-même.

DE L'ÉSPACE SOCIAL À L'ÉSPACE URBAIN

Dans cet exposé nous voudrions vous dire comment nous en sommes arrivés à travailler « sur » l'aristocratie fortunée et la grande bourgeoisie ancienne. C'est-à-dire sur ce que nous pensons être les fractions dominantes des classes dominantes. Travailler sur ce groupe social ne va pas de soi pour plusieurs raisons sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Mais je voudrais dire en commençant que ce type de recherche, qui s'intéresse aux familles et aux modes de vie et non pas au rôle économique, est assez rare. Il y a des travaux, depuis longtemps, sur les personnels dirigeants des entreprises, sur les hauts fonctionnaires, etc. Mais très peu de chose sur les modes de vie, sur les pratiques quotidiennes de la grande bourgeoisie. Nous sommes moins d'une dizaine à nous pencher actuellement en France sur ces catégories sociales, ce qui est très peu en regard du bon millier de sociologues qui produisent des travaux, et surtout de l'importance sociale du groupe considéré.

Nous sommes chercheurs au CNRS, Centre national de la recherche scientifique, organisme public de recherche qui fédère toutes les disciplines possibles. Nous sommes affectés au Centre de Sociologie urbaine qui, comme son nom l'indique, a été fondé, en 1954, par des chercheurs travaillant dans ce domaine de la sociologie urbaine. C'était alors un secteur de recherche très porteur qui disposait de moyens importants par l'intermédiaire du ministère de l'Urbanisme et du Logement. La recherche publique en France est orientée par les mesures incitatives des administrations qui définissent des axes de recherche prioritaires. Les ministères sont ainsi censés définir une demande sociale de recherche et distribuer des crédits pour la satisfaire.

La demande sociale de recherche, élaborée par des institutions comme le Plan urbain, est, par nature, orientée vers les problèmes sociaux. Si bien que la recherche urbaine est d'abord une réflexion sur les difficultés urbaines. La ville est donc posée comme mal de vivre. Cette tendance est ancienne. L'équipe de Chombart de Lauwe, par exemple, travaillait déjà au début des années soixante sur les grands ensembles de logements sociaux et les difficultés de la vie quotidienne de ceux qui y habitaient ¹. L'article de Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire, souvent cité, date des années soixante-dix et continue dans la même veine, celle de l'analyse des problèmes posés par la cohabitation, dans les cités HLM, de groupes sociaux aux dispositions, aux habitus plus ou moins compatibles ². [Les HLM, Habitations à loyer modéré, sont les logements publics construits avec une aide de l'État et constitue les secteurs le plus social de la construction]. Les administrations financent évidemment en priorité des travaux qui décrivent et analysent les problèmes sociaux et donc, lorsqu'il s'agit de sociologie urbaine, des travaux qui ont pour terrain des quartiers en difficulté. C'est ainsi que nous avons commencé à travailler sur une cité de logements sociaux où régnait une vive tension entre les groupes en présence, ou sur l'inégale répartition des équipements collectifs (équipements scolaires, moyens de transports, etc.) en région parisienne.

J'aborderai successivement trois points :

- pour mettre en évidence les lacunes et même les erreurs de cette approche de la ville
- pour souligner la convergence entre la représentation de l'espace social proposée par Bourdieu et une sociologie urbaine qui prenne en compte la totalité de l'espace urbain et non seulement les espaces défavorisés.
- pour souligner l'intérêt d'une approche de l'espace urbain, et au-delà de la société, qui ne laisse pas dans l'ombre les classes dominantes.

La crise de l'urbain n'est pas une cause

Cette approche, disons misérabiliste, de la ville ne nous est pas apparue satisfaisante au bout d'un certain temps et nous l'avons remise en cause. Il y a dans une telle approche un vice de forme. Non pas que les recherches auxquelles il a été fait allusion soient elles-mêmes inutiles, bien au contraire.

¹ P. H. Chombart de Lauwe et le Groupe d'ethnologie sociale, *Famille et habitation*, Paris, CNRS, 2 volumes, 1959 et 1960.

² J. C. Chamboredon et M. Lemaire, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 9 (1), janvier-mars 1970.

Mais cette approche de la ville comme seul lieu de cristallisation des tensions sociales fausse la perspective. Comme si la ville n'était habitée que par des familles en difficulté, comme si la ville n'était que le théâtre où se jouent les drames de la misère, du chômage, des désespoirs individuels et familiaux... On peut se demander s'il n'y pas dans cette unidimensionnalité de l'approche des faits urbains l'une des raisons des illusions qui ont pu faire croire que les problèmes sociaux pouvaient trouver leur solution dans la ville elle-même. Des hommes politiques, mais aussi des architectes ou des chercheurs en sciences sociales ont pu penser qu'il était possible de donner des réponses urbaines aux questions sociales, de résoudre les problèmes de société par une action sur la ville.

L'illusion a pu d'autant mieux se maintenir et se renforcer que les problèmes de société n'ont fait que croître, en même temps que l'urbanisation. Les difficultés sociales ont aujourd'hui toujours une forme urbaine, non pas nécessairement parce que leur origine est urbaine, mais parce que les familles aux existences chaotiques et incertaines vivent le plus souvent en ville. Dans les campagnes l'illusion est impossible, les raisons de la crise étant bien identifiées. C'est la crise de l'agriculture qui menace l'existence dans les villages, par leur désertification, et les problèmes ruraux sont référés aux difficultés économiques de l'agriculture. Alors que dans la ville le mode de vie urbain incline à faire jouer au tissu urbain lui-même un rôle prépondérant comme facteur de maux sociaux. La mise en cause des grands ensembles a été une manifestation significative de cette stigmatisation de la ville comme élément perturbateur, négatif, morbide.

Il n'est pas question de nier l'importance des facteurs urbains dans le développement des problèmes sociaux. Mais en centrant les analyses de cette façon on a sans doute hypertrophié la responsabilité des urbanistes et des architectes dans les difficultés actuelles des « quartiers ». On parle aujourd'hui, de façon récurrente, de la crise des banlieues, des quartiers en difficulté. Une Délégation interministérielle de la ville a été créée pour tenter de résoudre les situations de crise. Cette manière de s'exprimer, devenue usuelle dans le discours politique ou dans la presse, est révélatrice du déplacement opéré. Ce sont les quartiers qui posent problème, mais le poids du chômage, de l'absence de formation, de la désintégration de la famille, des difficultés de l'intégration des enfants d'immigrés, tous ces facteurs non directement liés à la ville, tendent à être sous-estimés par une telle approche. Tout se passe comme si la dégradation de certains quartiers était posée comme cause avant d'être examinée comme conséquence.

Toutefois ces affirmations sont à nuancer : dans la période récente il semble que le discours des experts et des politiques se soit dans une certaine mesure recentré, la responsabilité du chômage devenant flagrante. On peut d'ailleurs se demander si l'insistance à mettre en cause la ville et les formes urbaines n'a pas eu à son principe un rôle d'écran idéologique qui ferait porter la responsabilité des dysfonctionnements sociaux sur des facteurs secondaires et surdéterminés, plutôt que sur le fonctionnement même de l'économie.

Aborder la ville avec les privilégiés

Ces considérations nous ont amenés à inverser l'angle d'approche de la ville. Pour sortir de cette réification de la ville comme problème social, il n'est pas de meilleur moyen que de la prendre par tous les bouts. Par tous les bouts du social, c'est-à-dire aussi par celui dont on ne parle jamais, celui des classes privilégiées. La demande sociale de recherche ne s'intéresse pas à ces classes qui ne subissent pas les contraintes économiques. Et pourtant la ville est un tout et c'est la saisie simultanée de ses différents aspects qui peut seule permettre de faire avancer la connaissance de la ville. Car il s'agit d'un tissu vivant dont toutes les parties sont en interconnexion et interagissent dans un système de relations qui donne tout leur sens aux modes de vie urbains.

Pour aborder la ville comme tout structuré, comme espace de relations, le système théorique de Pierre Bourdieu est d'un grand secours. En effet, dans ce système, le social est conçu comme un espace, avec des axes selon lesquels se répartissent les différentes formes de capitaux. Verticalement on va du minimum de capital économique au maximum. De droite à gauche on va du minimum de capital culturel au maximum. Ce qui importe ici, c'est que les agents sociaux et les groupes se répartissent ainsi spatialement, certes dans un espace théorique, construit conceptuellement, mais que l'on est très vite enclin à faire fonctionner aussi sur le mode géographique. Ce dont P. Bourdieu lui-même ne se prive pas. Dans son étude sur la haute couture l'opposition rive droite / rive gauche

fonctionne comme une métaphore géographique qui redouble les caractéristiques sociologiques des couturiers étudiés³. De même avec son analyse du « Paris de *L'Éducation sentimentale* », celui décrit par Flaubert, Bourdieu met en évidence que « dans cet *espace structuré et hiérarchisé*, les *trajectoires* sociales ascendantes et descendantes se distinguent clairement : du sud [c'est-à-dire de la rive gauche] vers le nord-ouest [le quartier de la place de l'Étoile] pour les premières [...], d'ouest en est et/ou du nord au sud [c'est-à-dire de la rive droite vers la rive gauche] pour les secondes [...] »⁴. Autrement dit les structures de l'espace social ou des champs spécifiques à l'intérieur de cet espace, comme le champ de la haute couture, peuvent se lire dans l'espace géographique, lui-même hiérarchisé et structuré en homologie avec le système des positions sociales des agents. L'espace urbain est donc lui aussi un espace de relations où les lieux, les quartiers, les équipements dialoguent, se répondent et s'affrontent.

L'espace urbain comme tout

L'intérêt de prendre en compte les classes dominantes dans l'analyse de la ville, et plus généralement des faits sociaux, qui paraît aller de soi, était donc assez ignoré par la sociologie urbaine. Ainsi la ville oppose ses beaux quartiers aux banlieues populaires. Les contrastes sont suffisamment marqués, par exemple dans la région Ile-de-France, pour qu'on puisse, de Neuilly à Aubervilliers, commune bourgeoise de la banlieue ouest et commune ouvrière rouge de la banlieue nord, en parcourir les rues comme on irait des dirigeants de sociétés aux ouvriers spécialisés, des inspecteurs des Finances aux petits employés. Parcours initiatique qui, à travers le symbolisme pléthorique de la rue, apprend à démêler le langage des pierres, des vitrines, des attitudes corporelles, des accents, de tout ce qui, en passant le plus souvent inaperçu, ne cesse pourtant de proclamer les différences et les inégalités.

Aussi n'est-il pas indifférent d'habiter là plutôt qu'ailleurs. On peut alors traiter la ville comme l'un des paramètres de la définition complète de la position sociale. Il n'y a pas de réussite sociale digne de ce nom qui ne s'accompagne d'une résidence qui l'exprime et la manifeste. La ville est également un maître persévérant dans les apprentissages sociaux qui vous disent où vous êtes nés, dans la ville mais aussi dans la société, et qui vous apprennent les manières, les goûts, les espoirs ou les désespoirs qui vous permettront de vivre ce que vous avez à vivre. La ville est de la société faite chose, elle est donc diverse, contrastée, multiple et formidablement significative. Tout parle dans la rue, dans les immeubles, dans les lieux publics. Comme les agents ne peuvent se déprendre de leur hexis corporelle, qui par définition leur colle à la peau, les quartiers, les rues sont des produits involontaires de la multitude des grands et petits gestes de la vie quotidienne. Personne n'échappe à la logique urbaine et ce que sont les individus, ils le doivent, pour une part, aux espaces où ils ont vécu et où ils vivent.

Comment pourrait-on comprendre l'interaction dynamique entre l'espace social et l'espace urbain sans prendre en compte les beaux quartiers ? Si la ville est un système urbain, homologue au système social, si la ville est une cristallisation spatiale des rapports sociaux, la recherche ne saurait ignorer aucune des parties entrant dans ce système de relations. Mais ce qui est une évidence se heurte à la logique politique et administrative de la demande sociale de recherche sur la ville. Ce qui a produit un effet d'autocensure. Il existe bien peu de travaux sur les classes privilégiées, et moins encore dans leur rapport à la ville.

Les travaux sur les classes dominantes enfreignent deux règles essentielles. La première concerne celle de la discrétion dont s'entourent les classes privilégiées, car ces travaux transfèrent ailleurs, hors des beaux quartiers, un savoir, une connaissance de modes de vie qui, en général, n'en sortent guère. La deuxième concerne celle des précautions dont ont tendance à s'entourer ceux qui ont pourtant pour mission professionnelle de produire des analyses sur l'ensemble des mécanismes de la reproduction sociale. Laisser dans l'ombre les fractions dominantes des classes dominantes c'est se donner les moyens de continuer à croire que l'on fait partie de l'élite réellement dominante. L'analyse de la ville ne saurait toutefois faire l'impasse sur ces espaces privilégiés où vivent ceux à qui la fortune a souri.

³ P. Bourdieu et Y. Delsaut, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, 1975.

⁴ P. Bourdieu, « L'invention de la vie d'artiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, 1975.

De la même façon qu'on ne peut faire abstraction des classes dominantes dans la construction théorique de l'espace social, on ne peut faire abstraction de leurs quartiers pour comprendre, à la fois, le système urbain et les principes d'homologie qui transposent le système des relations entre les groupes sociaux à celui qui unit et divise l'espace urbain.

Nos recherches sur les classes dominantes ont donc commencé d'abord par un travail très urbain, qui s'est appelé *Dans les beaux quartiers*. Mais dès ce premier essai, il nous est apparu que l'on ne pouvait se limiter à une approche uniquement urbaine. Ainsi ce travail centré sur la recherche de l'entre-soi par les classes privilégiées, sur la ségrégation spatiale, nous a conduit à aborder des faits non directement urbains, comme les rallyes, groupes de jeunes sélectionnés en fonction de leur appartenance à de « bonnes » familles, qui organisent un certain nombre d'activités culturelles ou de loisir. Ou encore les grands cercles parisiens qui, par le système d'une cooptation rigoureuse, assurent une ségrégation sociale parfaite.

Ensuite ce fut *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, dans lequel nous analysons les luttes pour l'occupation des espaces les plus valorisés, entre les familles et les affaires. Ce qui nous permettait de mettre en évidence que même pour les plus privilégiés, les forces qui travaillent la ville peuvent leur échapper et les contraignent à vivre autrement et ailleurs de ce qu'ils auraient souhaité.

Cette fréquentation de la haute société nous a fait découvrir une pratique que nous ignorions totalement, à savoir la chasse à courre. D'où une troisième recherche où l'objet urbain éclate au profit de l'analyse des enjeux symboliques d'une telle pratique et de la complexité des rapports sociaux qui s'y nouent.

Enfin nous travaillons actuellement à ce qui pourrait peut-être devenir la synthèse de tout ceci. Notre objet est la transmission des patrimoines, ou plus précisément des différentes formes de capitaux, économique mais aussi culturel, social et symbolique, transmission qui assure la reproduction des positions sociales, et des positions spatiales, c'est-à-dire le maintien des ségrégations et du système des différences et des inégalités qui ordonnent la société française, qui, en tout cas, définissent les conditions de l'éminence sociale, de la domination.

PRATIQUES D'ENQUÊTE DANS L'ARISTOCRATIE ET LA GRANDE BOURGEOISIE : DISTANCE SOCIALE ET CONDITIONS SPÉCIFIQUES DE L'ENTRETIEN SEMI- DIRECTIF.

Vouloir analyser les difficultés de l'enquête sociologique dans les classes dominantes ne signifie pas que l'on ignore les difficultés propres à l'enquête dans les autres milieux sociaux. Chaque situation d'entretien engage dans une interrelation délicate la position sociale de l'un et de l'autre, de l'interviewé et de l'interviewer. Nous voudrions seulement essayer de dégager ce que ces difficultés peuvent avoir de spécifique dans le cas d'une étude sur les « hautes classes », et peut-être dans ce qui en constitue les fractions les mieux assurées de leur position et de la légitimité de celle-ci, à savoir l'aristocratie fortunée et la grande bourgeoisie ancienne.

La distribution statistique des thèmes de recherche en fonction des milieux concernés rend improbable la mise en présence du sociologue et de l'aristocrate ou du grand bourgeois dans une situation d'entretien. Du moins sur des thèmes relatifs aux modes de vie, à l'organisation de la vie quotidienne, aux pratiques familiales. Le sociologue ne rencontre guère les classes dominantes, « sur le terrain » de sa recherche, qu'en tant que chefs d'entreprise, hauts fonctionnaires, c'est-à-dire dans leur rôle social. Finalement en tant que « cadres supérieurs » parmi d'autres. Cette fonctionnalité à partir de laquelle est abordée la personne sociale en euphémise la position réelle : un grand bourgeois est toujours bien plus que sa position « professionnelle », et c'est d'ailleurs peut-être ce qui le définit le mieux. A savoir une accumulation exceptionnelle de capital, sous toutes les formes possibles, qui rend la position sociale irréductible à la position occupée dans le système productif. Cette accumulation, certes toujours présente, est particulièrement sensible dans les situations d'enquête où, en raison du thème de la recherche, c'est la personne même de l'enquêté qui se trouve au centre de l'investigation, sa vie familiale, sa biographie. L'entretien se déroulant alors le plus souvent au domicile, les conditions sont réunies pour que la personne interrogée soit amenée à mettre en évidence, y compris à son corps défendant, les capitaux dont elle est abondamment pourvue. Malgré la discrétion de bon ton, dont son éducation lui fait un devoir de faire preuve, elle est amenée à décrire la fortune et les bonnes fortunes d'une existence qui n'en manque pas. C'est là une situation originale et les réflexions déjà publiées sur la situation d'entretien traitent généralement d'une configuration où le sociologue se trouve en position dominante ⁵.

Si l'enquête sociologique ne se limite bien évidemment pas à l'entretien, celui-ci condense les plus grandes difficultés par le face-à-face qu'il implique. Du moins les difficultés ayant leur source dans la relation même entre le chercheur et son « objet ». On peut supposer que cette relation est d'autant plus délicate à maîtriser et à contrôler qu'il y a proximité physique, non médiatisée par le support écrit du document par exemple, s'il est vrai que la proximité spatiale ne peut que rendre plus tangible et évidente la distance sociale. C'est donc essentiellement de l'entretien qu'il sera question ici, même si d'autres aspects seront ou pourraient être utilement abordés, puisqu'aussi bien la recherche de documents, par exemple, varie dans ses conditions selon les milieux sociaux.

Mais il est clair que la relation d'entretien ne prend sens que par une prise en compte affinée de la position sociale du sociologue qui ne saurait se résumer au grade atteint dans l'échelle des classifications du CNRS. Une analyse du travail de recherche dans un milieu donné, la sociologie de la pratique sociologique, ne saurait faire abstraction de l'origine sociale du sociologue, que celui-ci ait pour « objet » le monde ouvrier, les classes moyennes ou la grande bourgeoisie. Il est paradoxal que le silence sur les origines sociales du sociologue soit de règle, alors qu'il s'agit, selon les résultats les plus incontestables de la discipline elle-même, d'une dimension essentielle de la réflexion épistémologique. Aussi, pour rendre plus clair l'exposé de nos démêlés avec le terrain, nous paraît-il indispensable de dire d'où nous venons. Sans doute le silence habituel a-t-il pour raison d'être la

⁵ Cf. par exemple Liliane Kandel, « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, 13, 1972. L'argumentation de cet article, au demeurant fort pertinent, repose sur l'axiome d'un rapport social toujours à la faveur de l'enquêteur dans la situation d'entretien.

nécessité de donner à la démarche sociologique toutes les apparences de la scientificité. Et donc de nier, au moins par omission, l'impact de l'origine sur la pratique. Si la sociologie est une science, elle sera la même pour tous les sociologues, quels que soient leurs itinéraires sociaux. Quelle que soit l'origine, la déclarer, c'est reconnaître une tache originelle que le silence a au moins le mérite de garder secrète. Le sociologue se doit d'être pur esprit, dégagé de toute contingence sociale.

Il ne l'est jamais, mais il se doit de faire comme si. Manquer à ce devoir de réserve a certainement quelque chose d'inconvenant, de vulgaire même, comme tout manquement aux règles d'un jeu social. Il reste que livrer comme une donnée brute, sans en produire l'analyse, cette origine, ou d'autres éléments biographiques de l'existence du chercheur, peut aussi servir d'alibi méthodologique. Comme si dire « d'où » l'on parle suffisait à établir ce que la recherche peut devoir au lieu à partir duquel elle est produite et aux itinéraires suivis pour l'atteindre. Nous nous efforcerons donc ici d'élucider, autant que nous le pourrons, ce qui, dans le rapport à notre « objet », relève, en partie au moins, de ces origines et de ces itinéraires.

Fille de magistrat, petite-fille d'un petit industriel et d'un médecin, l'une est donc issue d'une petite bourgeoisie provinciale (Saint-Etienne et un gros bourg du même département de la Loire) et a passé son enfance et une partie de son adolescence à Mende, chef-lieu de la Lozère. L'autre, fils d'un ouvrier polisseur devenu garçon de recette dans une agence bancaire de Charleville-Mézières, chef-lieu des Ardennes, avait pour grands-pères, qu'il n'a d'ailleurs pas connus, un ouvrier polisseur de la vallée de la Meuse et un modeste garagiste de village. Enfance rurale, adolescence passée au chef-lieu. Une grande distance sociale donc avec la population grande-bourgeoise, plus conséquente pour le fils et petit-fils d'ouvrier polisseur, mais loin d'être négligeable pour la descendante de la petite bourgeoisie de la Loire. Surtout si l'on veut bien prendre en compte le fait que la recherche devait être menée auprès de familles de l'aristocratie fortunée et de la vieille bourgeoisie parisiennes, c'est-à-dire au sein des fractions parmi les plus éminentes des classes dominantes. Le rapport à l'objet commence d'ailleurs dans la définition de la population retenue.

Constitution de la population étudiée

La recherche avait pour intention de tenter de rendre compte des enjeux de la ségrégation urbaine pour les catégories sociales les plus favorisées, domiciliées dans les quartiers parisiens présentant la composition sociale, et les prix immobiliers, les plus élevés. Par « choix méthodologique » il s'agissait d'enquêter auprès d'une population qui cumule les différentes formes de capitaux, et qui, en particulier, joint à la fortune une ancienneté d'appartenance aux hautes classes. Non seulement nous souhaitions que les contraintes économiques pèsent le moins possible sur ces familles, pour avoir en quelque sorte des « choix » uniquement dictés par des contraintes d'ordre sociologique, mais encore qu'elles appartiennent à des lignées occupant depuis plusieurs générations des positions socialement dominantes. Ancienneté d'appartenance et haut niveau de fortune furent donc les deux critères de sélection des familles.

Était-ce aller nécessairement au plus difficile ? L'expérience tendrait à prouver que non, la courtoisie étant une qualité cultivée en ces milieux, cette courtoisie inclinant à accepter le principe de l'entretien. D'autant que tous les contacts furent pris sur recommandation, condition certes indispensable pour que l'entretien soit accordé, mais qui, parce qu'elle engageait à chaque fois les relations entre des familles alliées ou amies, inclinait fortement à l'acceptation pour ne pas désobliger la personne dont émanait la recommandation. Celle-ci, grâce au poids des règles de la courtoisie, grâce à la magie d'un nom connu ⁶, dont nous pouvions nous prévaloir, grâce aussi sans doute à la condescendance amusée pour l'entreprise de chercheurs que l'on n'a guère, habituellement, l'occasion de côtoyer, a fonctionné comme un véritable sésame, ouvrant des portes difficiles à franchir, dont celles de cercles soigneusement tenus à l'abri des importuns ⁷.

⁶ Sur l'importance du nom de renom, sa valeur symbolique et pratique, les enjeux liés à sa défense, cf. notre article, « Le nom de la lignée comme garantie de l'excellence sociale », *Ethnologie française*, n° 1, 1990.

⁷ Il s'agit des grands cercles et clubs qui, tels le Jockey Club, le Cercle de l'Union Interalliée, l'Automobile Club de France, le Cercle du Bois de Boulogne, etc., rassemblent l'élite de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie sur la base d'une cooptation aux critères sociaux rigoureux.

On peut s'interroger *a posteriori* sur les raisons pour lesquelles nous avons limité notre « échantillon » aux familles disposant d'une ancienneté d'appartenance de bon aloi. Somme toute nous aurions aussi bien pu admettre la nécessité d'interroger quelques représentants de ces « parvenus » tant décriés par l'aristocratie et la vieille bourgeoisie. Ne serait-ce que pour contrôler les propos tenus par les représentants de celles-ci, les soumettre à la confrontation critique d'un discours, selon toute probabilité, sensiblement différent. Faut-il en conclure que nous nous sommes focalisés sur le discours le plus légitime que nous pouvions espérer recueillir ? Que nous avons repris à notre compte la hiérarchie que les anciens tendent à établir à leur profit entre anciens et nouveaux ? D'origines modestes, n'y-a-t'il pas une sorte de fascination pour ce qui, quel que soit notre avenir social, est par définition hors d'atteinte, à savoir la durée, le temps, bien inestimable que l'on ne peut acquérir ? Trop extérieurs au milieu enquêté, ne sommes-nous pas contraints d'en reprendre les catégories de classement, faute de pouvoir en relativiser les critères ?

Quoi qu'il en soit, la recommandation personnelle est une nécessité pour obtenir l'acceptation du principe de l'entretien. Peut-être parce que dubitatifs quant à la possibilité de mener à bien notre enquête dans un milieu que nous ne connaissions absolument pas et que nous estimions *a priori* devoir être peu favorable à la démarche sociologique, ou en tout cas à la discipline elle-même, plutôt connotée à gauche, nous n'avons pratiquement pas tenté de prendre directement de contacts avec des personnes que nous souhaitions interviewer. Dans la recherche suivante, sans doute enhardis par le succès de nos demandes (nous n'avons essuyé qu'un seul refus sur plus d'une trentaine d'entretiens sollicités auprès de familles) nous avons osé écrire et téléphoner à des personnes auxquelles nous n'avions pas été recommandés, en obtenant leurs noms et adresses par la liste du Bottin mondain⁸. Le résultat fut à sa façon concluant, puisque sur quinze lettres envoyées ainsi pour solliciter un entretien, nous avons essuyé dix refus, n'avons pu contacter quatre familles, toujours absentes, et en définitive n'avons pu réaliser qu'un entretien... par téléphone.

Ainsi tout se passe comme si le sociologue aux origines modestes se devait lui aussi de passer par le rituel de la présentation. Sans appartenir au « grand » monde, il importe tout de même que votre honorabilité soit établie par une ou des personnes qui en font, elles, légitimement partie. Les fractions dominantes des classes dominantes ont toujours besoin d'être rassurées sur la personnalité sociale des personnes avec lesquelles elles entrent en relation. Le rituel de la présentation situe le nouveau venu dans les réseaux de relations déjà connus, et en élimine cette nouveauté toujours quelque peu inquiétante dans l'inconnu qui ne vous a pas été présenté. Le parrainage, de règle dans tous les grands cercles, est l'une des formes codifiées de ce rituel, les parrains ayant pour mission de rappeler aux membres qui l'ignoraient que le candidat est une personne de confiance, non seulement par ses qualités propres, mais aussi et surtout parce que la famille dont il est issu est en elle-même une assurance de qualité, le pedigree social étant la meilleure des garanties.

Certes la présentation est d'usage dans d'autres milieux, y compris populaires, en certaines circonstances. Mais elle n'atteint jamais la richesse de contenu qui est la sienne dans la « bonne » société puisque c'est justement là que les réseaux sont les plus denses et donc que la présentation renvoie implicitement ou explicitement à la multiplicité des alliances de tous ordres. Alliances dont le sociologue se trouve fort dépourvu, ne pouvant faire valoir qu'une recommandation unique, qui n'établit pas l'insertion dans un réseau. D'ailleurs ce n'est pas vis-à-vis de son image auprès des personnes sollicitées pour un entretien que réside ici le problème. C'est en partie par la découverte de l'importance du capital social des familles pressenties que le sociologue prend la mesure de la distance sociale qui le sépare de son objet. Impressionné *a priori* par ce qu'il savait déjà du milieu où doit se dérouler la recherche, le sociologue voit ses craintes confortées par la confirmation de ce qu'il ne savait encore qu'abstraitement, la concentration des pouvoirs en un milieu restreint où il va devoir s'immiscer.

Ceci ne valant qu'en raison d'origines obscures. Il va de soi qu'une naissance bourgeoise ne laisserait pas aussi désemparé ou abasourdi devant cette vérification pratique de ce qui a pu être lu dans les livres. Ou même qu'une naissance dans les fractions dominées des classes dominantes, c'est-

⁸ Il s'agit dans ce nouveau travail d'analyser la concurrence entre les affaires, les commerces de luxe et les grandes familles pour l'occupation des quartiers de l'ouest parisien, en particulier le VIII^e arrondissement et le « Triangle d'or » délimité par les avenues Montaigne, George V et des Champs-Élysées.

à-dire dans une famille à fort capital culturel, parisienne de préférence, aurait pu armer d'une contre-légitimité en face d'agents sociaux devant leur position avant tout à l'héritage de capital économique et de capital social.

L'attitude nécessairement adoptée par le sociologue d'origine modeste est alors celle de la déférence. Alors qu'en d'autres circonstances il pourra adopter une connivence implicite avec un milieu dont il est lui-même issu, voire une attitude condescendante envers des familles socialement plus humbles que celle dont il vient. Condescendance dont il semble s'autoriser parfois pour aller jusqu'à appeler par leurs prénoms les personnes interviewées, quel que soit leur âge, en restituant les entretiens au stade de la publication. Familiarité qu'aucun sociologue, semble-t-il, ne se permettrait en citant les propos d'un Conseiller d'État ou d'un administrateur de sociétés, membre d'un grand cercle parisien.

Enquête préalable et présentation de soi.

Pour choisir les familles à interviewer comme pour préparer l'entretien lui-même, le sociologue est loin d'être démuné lorsqu'il travaille sur les classes dominantes. Les grandes familles et leurs membres ont de nombreuses occasions de figurer sur les documents les plus divers, annuaires d'anciens élèves de grandes écoles, listes des membres de cercles et clubs, liste du Bottin mondain⁹. Toutes ces listes sont autant de confirmations pour qui est assuré de ne jamais y figurer de l'incongruité qu'il y a à vouloir nouer des contacts, ne serait-ce que professionnels et épisodiques, avec ces personnes. Ces listes permettent en effet de connaître les titres, de prendre la mesure de l'importance des réseaux familiaux, d'avoir connaissance de l'appartenance à de grands cercles et clubs. Les adresses ont elles aussi un effet d'imposition de domination, lorsque par exemple à l'appartement de l'avenue Victor Hugo ou de l'avenue Foch s'ajoute la mention d'un château en province.

La présence simultanée dans le Bottin mondain de parents, ascendants, enfants et collatéraux constitue une mise en évidence d'un capital familial considérable, forme spécifique du capital social. Dans les listes de rallyes¹⁰, dans les annuaires de cercles, dans les dictionnaires de la noblesse ou des dynasties bourgeoises, les mêmes patronymes reviennent à plusieurs reprises. Le nom que l'on porte est ainsi mis en valeur par sa répétition même et par son voisinage avec d'autres patronymes illustres. Si ces informations sont de nature à faciliter le travail du sociologue en lui donnant de premiers points de repère sur les familles auprès desquelles il va enquêter, cette information préalable ne fait que le conforter dans l'idée qu'il va devoir affronter un monde aux imbrications sociales et familiales tout à fait considérables. Le travail de recherche est certes facilité par l'existence de tous ces documents, plus rares, voire absents dans les autres groupes sociaux, mais en même temps cette surabondance d'information, qui ne couvre d'ailleurs que certains aspects de la vie de ces familles, tend à montrer un milieu concrètement très structuré alors que le sociologue pouvait n'avoir qu'une idée abstraite de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Car ces listes mondaines sont constituées à usage interne, pour faciliter l'entretien et l'accumulation du capital social à l'intérieur même des classes dominantes. Le sociologue peut ne découvrir qu'à l'occasion de sa recherche la densité et la qualité du réseau de relations que révèlent ces listes et leurs milliers de noms.

Mais il y a plus. De toute cette investigation préalable, et par la suite des entretiens eux-mêmes, se dégage un étonnement paradoxal. Étonnement devant ce que ces existences recèlent d'exceptionnel : éducation dans les plus grands établissements publics ou privés, en France, mais aussi très souvent à

⁹ L'inscription dans cet annuaire de la haute société est laissée à l'initiative de la personne ou du ménage qui désire y figurer. Mais les conditions exigent, outre la souscription obligatoire à un exemplaire de la prochaine édition de l'ouvrage, le soutien de la demande par deux personnes qui figurent déjà dans la liste. Si ce « parrainage » apparaît comme beaucoup moins rigoureux que dans le cas des cercles, car il n'engage pas au même degré les « parrains » qui, ici, n'ont pas à se porter garants explicitement de la personne candidate, il reste que la démarche suppose un minimum de capital social. Elle reprend ainsi encore une fois le rite fondamental de la présentation au groupe de celui qui n'en est pas encore un familier, mais qui, pourtant, fait déjà, par sa naissance, partie de la famille.

¹⁰ Les rallyes, fondés par une ou plusieurs mères avisées, dont ils portent le plus souvent le nom (rallye La Bretesche-Brogie-Montmorin, rallye Schlumberger), regroupent, de façon exclusive, en constituant des listes fermées, des adolescents appartenant au même monde, le « grand » monde.

l'étranger; voyages lointains; réseaux familiaux et amicaux rassemblant une cohorte de personnages, sinon toujours très importants, en tout cas jamais socialement médiocres; expériences résidentielles où succèdent aux hôtels particuliers des grands-parents les vastes appartements dans les quartiers privilégiés; le château ou, c'est un minimum, la vaste maison de maître en province, qui conservent dans leurs murs vénérables la mémoire familiale; les récits attendris des relations enchantées avec les vieux domestiques, qui, bien sûr, « faisaient partie de la famille ». Il faudrait être naïf pour croire possible, à qui n'a pas connu une telle enfance ni une telle adolescence, de recueillir de tels récits avec une parfaite indifférence. Bien au contraire, ces descriptions de vies, n'ayant pas, semble-t-il, rencontré de difficultés majeures, font revivre, en miroir, et bien involontairement, les privations, les vides, les pauvretés d'enfances et d'adolescences n'ayant pas connu la même apparente plénitude. D'autant que, dans le cas d'espèce, ce sont des enfances modestes ou pauvres *et* très provinciales qui, ainsi, écoutent le récit d'enfances fortunées *et* parisiennes. Sentiment d'exclusion d'un mode de vie, avec lequel on peut certes maintenir les distances en relativisant la perfection apparente, mais qui, malgré toutes les réserves que l'on peut faire à son propos, ne serait-ce qu'en réaction de défense devant ce qui est d'une certaine manière une agression sociale, ne peut ne pas faire sentir et ressentir ce que l'existence que l'on a eu a pu avoir de pauvre. Et, bien entendu, d'abord dans d'autres dimensions que celle du « niveau de vie », de la richesse purement économique.

Car c'est tout un rapport à la culture qui, par exemple, est engagé dans ces récits et dans le sentiment d'exclusion éprouvé. Comme lorsqu'il est fait état de soirées à l'Opéra ou au théâtre, d'artistes venant dîner à la maison. Références à une culture qui faisait ainsi partie de la vie familiale et que le sociologue a dû parfois conquérir y compris contre les goûts, les préférences des siens. Cette osmose entre un milieu social et la culture, au moins avec les formes les plus légitimes de cette culture se retrouve aujourd'hui de façon magnifiquement illustrée par la pratique des rallyes culturels qui rassemblent des adolescents, une vingtaine, une trentaine, autour d'une activité collective régulière consacrée à la visite de musées, d'églises, de châteaux, voire d'une ambassade occupant un bâtiment qui présente un intérêt historique et artistique. Or ces visites, qui font partie de l'apprentissage mondain de ces enfants de la grande bourgeoisie, se font toujours sous l'égide d'une personne particulièrement compétente qui accueille avec les égards qui leur sont dus ces touristes sortant de l'ordinaire. Ce peut être le conservateur du musée, le curé de la paroisse, l'ambassadeur lui-même, le propriétaire du château qui, presque toujours, se trouvent être des amis personnels, ou des membres de la famille de certains des parents des enfants, ainsi initiés aux pratiques culturelles les plus valorisées et valorisantes. Découvrir ces pratiques ne peut que créer une sorte de malaise chez le sociologue qui sait pertinemment qu'il ne pourra jamais offrir de telles conditions « d'apprentissage » à ses propres enfants. Or il n'est pas sans savoir combien ce rapport familier-savant avec la culture est un facteur favorable de réussite sociale et en particulier de succès dans la compétition scolaire.

L'affrontement

Toutes ces agressions symboliques accumulées avant et pendant le déroulement de la campagne d'entretiens ne peuvent que conduire à la plus grande circonspection. Si la personne sollicitée grâce à la recommandation d'une de ses relations ne peut refuser le principe de l'entretien sans désobliger cet intermédiaire, le sociologue, sauf à se condamner à perdre un appui précieux pour la poursuite de sa recherche, ne peut se permettre de ne pas se montrer digne de la confiance qui lui a été faite. La première précaution sera d'adapter son apparence à ce qu'il peut pressentir des critères d'appréciation de la tenue et de la manière d'être que les personnes qu'il va contacter lui paraissent susceptibles de mettre en œuvre. Les premières expériences viendront renforcer cette prudence vestimentaire car il constatera très vite que les groupes sociaux auprès desquels il engage son travail rejettent tout laisser-aller. La cravate par exemple est de rigueur. La décontraction affichée qui s'étale dans les séminaires et autres colloques de sciences sociales, par contraste, fait encore plus prendre conscience que l'on pénètre dans un autre univers dont les codes diffèrent totalement de ceux réglant le quotidien des chercheurs et universitaires.

L'effort vestimentaire alors consenti entre dans une stratégie nécessaire de négation ou, tout au moins, d'euphémisation des distances sociales et donc, aussi, idéologiques. Il s'agit d'une certaine

façon de se montrer digne d'intérêt, et de convaincre du sérieux de l'entreprise en s'efforçant, dans son vêtement mais aussi, bien sûr, dans tout son maintien et dans la manière de s'exprimer, de paraître aussi proche que possible d'un univers dont on est pourtant si loin. Ces stratégies de dénégation de la distance sociale ne peuvent prétendre faire admettre le sociologue comme membre de cet univers qu'il essaie d'entrevoir. S'il en était ainsi cela se saurait, car le grand monde est suffisamment petit pour que l'on sache très vite qui est qui. Il y a d'ailleurs un répertoire pour cela, non pas le *Who's who* dont le champ déborde largement notre population puisqu'il couvre aussi les personnalités politiques, tous partis confondus, ou celles du sport, par exemple, mais le Bottin mondain dont on a déjà vu le rôle. L'euphémisation des distances se doit déjà de combattre ce que la sociologie peut éveiller comme image négative dans un milieu qui est fondamentalement conservateur. Elle est une condition, sinon nécessaire, du moins favorable au bon déroulement de l'entretien dans un milieu social qui n'apprécie guère les manquements aux convenances, fussent-elles vestimentaires.

L'enquête a d'ailleurs bien confirmé l'importance du soin accordé à la présentation de soi dans ces milieux, qu'il s'agisse du vêtement ou, d'une façon plus générale, de l'hexis corporelle. On se doit en quelque sorte d'avoir « de la classe », autrement dit de montrer par son apparence même, par son corps, que l'on appartient à une certaine élite, à la classe dominante. Véritable carte de visite, cette présentation de soi est le résultat de toute une éducation, d'une discipline du corps, qui, dans ses formes achevées, permet de montrer une élégance « naturelle », modalité somatique de ce miracle social qui transforme les caractères acquis en qualités innées, alchimie essentielle à la légitimation des rapports de domination. Miracle dont est bien incapable le sociologue endimanché, raide et emprunté dans un costume qui lui est imposé par les circonstances, face à un aristocrate ou un grand bourgeois aussi à l'aise dans son costume croisé qu'un cadre dans le survêtement de son jogging dominical.

Or ces considérations vestimentaires sont loin d'être négligeables du point de vue du résultat de la recherche. Si l'on admet que, en situation d'entretien, les réponses fournies à l'enquêteur sont toujours des « réponses spécifiques adaptées à l'interlocuteur, aux attentes que l'on a à son égard ou qu'il a lui-même à l'égard de la situation ¹¹ », et que cette adaptation à l'interlocuteur dépend de la façon dont il est perçu, donc de son apparence, une partie des résultats de l'enquête dépendront de la perception de l'interviewer par l'interviewé. Ainsi certains discours sur les promeneurs des Champs-Élysées, sur la « faune » qu'ils constituent, n'auraient pas pu être tenus à des enquêteurs en blue-jeans, puisqu'aussi bien le stigmate qui permettait de caractériser cette foule comme « faune » était justement sa tenue négligée. Dans les propos enregistrés auprès des derniers habitants du quartier des Champs-Élysées, dans le cadre de la recherche que nous menons sur la « décadence » des quartiers d'affaires une fois la plupart des grandes familles parties, la référence implicite à une certaine hexis corporelle est toujours présente. Cette hexis permet de juger de la correction d'une tenue et donc de l'appartenance ou non au même monde. Les références au laisser-aller, sous le rapport de la dignité du maintien, qui doit s'exprimer en particulier par le refus de s'accroupir, d'occuper une position basse, à ras de terre, apparaît souvent dans les entretiens : « Il y a des types par terre qui vendent n'importe quoi... Tous ces vendeurs à la sauvette devraient partir, tous ceux qui traînent par terre, tout devrait être ramené à une certaine hauteur... On voit des mendiants partout, accroupis sous les porches. Le soir il y a plein de gens qui traînent, maintenant on voit des gens qui s'assoient dix minutes par terre. Les gens ne savent plus rester debout. » Ainsi la perception des hiérarchies sociales passe par le maintien du corps. L'opposition entre le bas et le haut du monde social renvoie à l'opposition par terre/debout, avachi/digne. La manière de gérer son corps est donc immédiatement lue comme une expression symbolique de la place dans le monde, et du rapport au monde, dominant ou dominé. Cette sensibilité à l'hexis corporelle, qui n'est sans doute pas spécifique aux hautes classes, mais qui varie dans ses critères d'appréciation, à elle seule interdirait, sauf à risquer de recueillir un discours parfaitement aseptisé, destiné à un auditeur dont on se méfie, de se présenter pour l'entretien en ayant revêtu la panoplie de l'intellectuel de gauche.

¹¹ Liliane Kandel, art. cit., p.36.

Bien que fondé sur l'importance réellement accordée à l'apparence, le soin mis à assurer une présentation de soi aussi favorable que possible a aussi quelque chose à voir avec un rite propitiatoire, visant à tenter d'assurer le succès d'une entreprise hasardeuse, tout comme le matador se recueille et revêt son « habit de lumière » en suivant un cérémonial qui est censé lui assurer la protection des puissances occultes. C'est que cette plongée en terre inconnue, pour le sociologue aux modestes origines, ne peut être vécue sans une certaine appréhension devant un univers dont on a beaucoup de mal à percevoir les points de repère, les limites à ne pas franchir.

Avant même de vivre la situation de face-à-face caractéristique de l'entretien, le sociologue se doit d'affronter, en une marche d'approche qui le persuade déjà de l'effronterie qu'il y a à pénétrer l'intimité de familles aussi haut placées, le quartier où réside la personne avec laquelle il a rendez-vous. Ambiance des rues, aspect des immeubles sont déjà une remise à sa place de celui qui ne saurait prétendre à résider dans un tel environnement. L'appartement lui-même amplifie ce malaise né de la confrontation avec un espace qui, comme tous les espaces, est lourd de sens social. Car l'espace de l'appartement, vaste, un rien solennel, toujours confortable, aménagé avec un luxe discret, mettant en valeur des œuvres d'art, des collections rares, est l'écrin à la hauteur de ces existences hors de la norme commune. La superficie du salon où l'enquêteur est en général reçu suffit à mettre en évidence la position sociale de l'interviewé, tant il est vrai que le pouvoir social est aussi toujours un pouvoir sur l'espace. L'absence de pouvoir du sociologue se fait alors sentir par le rappel implicite de l'exiguïté de son propre « séjour double » et de la nécessité où il est de partager un minuscule bureau avec l'un de ses collègues. Le droit à l'espace, le droit d'occuper de l'espace est sans doute l'un des privilèges sociaux les plus discriminants, et par là l'un de ceux dont le symbolisme est le plus explicite car il signifie un pouvoir sur l'espace, un pouvoir de tenir à distance.

Bien entendu, là encore, ce rapport à l'espace sera vécu fort différemment en fonction des itinéraires et des origines sociales. Les effets de domination seront d'autant plus vivement ressentis par le chercheur que ses expériences du monde social lui auront davantage inculqué la nécessité de se tenir à sa place, alors nécessairement limitée. En outre, en fonction toujours de cette origine, il aura appris plus ou moins bien à maîtriser l'usage de l'espace, en particulier à gérer son corps dans une situation où il est offert en spectacle, en représentation. Le grand salon bourgeois exige une maîtrise, qui est très inégalement répartie selon la nature des apprentissages précoces, de la mise en scène de la personne, virtuosité corporelle qui ne trouve guère à s'exercer dans les espaces réduits de l'habitat populaire, ni même dans les espaces à peine plus vastes dévolus aux couches moyennes intellectuelles.

Cette valeur symbolique de l'espace est d'autant plus sensible dans les beaux quartiers parisiens que les prix immobiliers y atteignent des sommets, ce que le sociologue urbain ne saurait méconnaître. Mais ce n'est sans doute pas tant la valeur marchande de cet habitat exceptionnel qui peut produire un effet de domination, que la conjonction de cette valeur avec la forte valeur symbolique qui naît de la mise en évidence de l'importance du capital « familial », forme particulière du capital social comme il a été dit. Galerie de portraits de famille, dont quelques vieux tableaux, meubles anciens, produits de l'accumulation des générations antérieures, photographie du château familial souvent accrochée à une place de choix, comme le serait le portrait d'un ancêtre particulièrement glorieux et célébré. Ce luxe discret en impose certainement plus par l'étalage de ce qui n'a pas de prix, le temps, la durée de l'appartenance aux hautes sphères de la société, que par une exposition d'objets remarquables simplement par leur valeur marchande.

Le chercheur est ainsi placé dans une position dominée par le contenu du discours qui lui est tenu, dont le caractère biographique implique le récit de pratiques sortant de l'ordinaire, et, de plus, dans un cadre qui confirme l'exceptionnalité de la personne et de son milieu. La qualité du langage utilisé démontrant, en général, un art consommé de la conversation, vient confirmer, s'il en était besoin, la qualité de l'interlocuteur. Les conditions sont donc réunies pour que s'établisse une relation enchantée, pleine de condescendance, puisque malgré tous les signes accumulés de l'importance sociale de la personne qui vous reçoit, dont le temps est précieux et compté, même lorsque cette personne n'a pas d'activité professionnelle bien précise, on vous concède un instant, qui d'ailleurs dure parfois plus qu'il n'était prévu. Vous êtes ainsi amené à participer provisoirement à la magie des lieux.

De plus ce temps rare et précieux que l'on vous sacrifie, place le chercheur en position de débiteur, ce qui vient encore renforcer la distance entre l'interviewer et l'interviewé. Tous ces éléments concourent à fonder l'originalité de cette situation d'entretien. Si Liliane Kandel a raison de souligner la relation de déférence qui s'établit au cours de l'interview, pouvant conduire à des conduites d'acquiescement en raison des différences de statut entre enquêteur et enquêté, caractérisées par la « dissymétrie dans les possibilités d'initiative » et l' « unilatéralité dans l'échange ¹² », ce qui conduit à une « absence presque totale pour le sujet d'emprise possible sur la situation et sur son interlocuteur ¹³ », en milieu bourgeois l'inégalité de la situation se trouve inversée. Dans la conjoncture ordinaire où il se trouve en position dominante, l'enquêteur informe volontiers son interlocuteur sur les finalités de la recherche, son déroulement, voire ses conditions de publication. Mais cette information est octroyée par le bon vouloir de l'interviewer. Elle est ici imposée par l'interviewé qui, de lui-même, dans la plupart des cas, revendique d'être informé sur ces aspects du travail auquel il se trouve collaborer. « Le droit de parole est devenu un simple devoir de réponse » écrit L. Kandel. Renversement de situation pour le sociologue œuvrant aux sommets de la société, puisqu'aussi bien il est questionné sur les finalités de son travail, ses conditions de financement, les structures dans lesquelles il s'insère... De questionneur il devient questionné, nouvelle version de l'arroseur arrosé. C'est que l'intimidation culturelle, toujours à l'œuvre lorsque l'interviewé est d'un milieu très étranger à l'univers de la culture savante, ne joue pas dans ces milieux privilégiés, bien pourvus non seulement en capital culturel, mais aussi très largement dotés d'autres formes de capitaux qui leur permettent d'assumer avec une grande sérénité les situations d'interaction sociale les plus inhabituelles, les plus traumatisantes, dont la situation d'entretien qui est toujours aussi une mise en scène du travail intellectuel et scientifique.

Cette maîtrise de la situation d'entretien, relative dans la mesure où le sociologue conserve tout de même en dernière analyse le contrôle de sa démarche et peut n'en livrer que ce qui lui paraît souhaitable, peut aller jusqu'à une certaine réserve dans le contenu de ce qui sera livré à l'enquêteur. Toute la recherche a mis en évidence le souci de discrétion, la volonté, inculquée par une éducation très ferme sur ce point, de ne pas étaler sans vergogne ni sa fortune ni sa culture. Il y a alors un risque non négligeable, si l'on n'y prend garde, qu'une partie de ce qui fait le caractère exceptionnel de ces existences échappe à l'investigation, parce que n'étant pas spontanément dévoilée par une personne peu soucieuse d'étonner son interlocuteur. Qu'une certaine mauvaise conscience, plus ou moins ressentie clairement par la personne elle-même, fondée en particulier sur une foi chrétienne parfois très vive, et qui donc incline dans certains cas à se sentir comptable des inégalités sociales dont objectivement l'on profite, soit aussi au principe de cette discrétion rend encore plus délicat le problème, pour l'enquêteur, de cerner l'ensemble d'un mode de vie et de n'en laisser aucun aspect pertinent dans l'ombre.

La qualité des matériaux rassemblés, en particulier ceux collectés à partir des entretiens, doit beaucoup à l'auto-analyse permanente dans la situation d'enquête, quel que soit d'ailleurs le groupe concerné. L'euphémisation de la distance sociale, ici assurée grâce à la recommandation dont on peut faire état et grâce au soin accordé à la présentation de soi, est une nécessité, si l'on veut bien admettre avec Jean-Paul Sartre que le sociologue « ressemble à ces flics que le cinéma nous propose souvent pour modèles et qui gagnent la confiance d'un gang pour mieux pouvoir le donner ¹⁴ ». Formule abrupte, mais qui exprime bien la nécessité de ne pas éveiller la méfiance de l'interviewé, et pour cela de s'approcher au mieux de ses critères sociaux. Mais en respectant un minimum de vraisemblance. Il ne s'agit pas de singer maladroitement le milieu où l'on veut pénétrer, ce qui peut être le moyen le plus sûr de se faire « repérer », ce qui, pour un indicateur est l'échec même. Ne pas satisfaire à ces précautions élémentaires, c'est se condamner à ne recueillir que des propos adaptés à un interlocuteur dont on se méfie ou, pire encore, ne pouvoir entrer en contact qu'avec des marginaux du milieu, éléments en ascension ou en déclin et pour cela socialement plus proche du sociologue.

¹² Ibid., p. 38.

¹³ Ibid., p. 39.

¹⁴ Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960 (réédition dans la collection Idées, 1967, p. 99).

De l'interprétation.

On conçoit que la tentation puisse être grande, une fois revenu dans l'espace préservé du bureau, de venger les « humiliations » symboliques subies, du moins de compenser cette inversion du rapport inégal d'entretien auquel rien n'a habitué le sociologue. Ce serait reprendre l'attitude d'ironie méprisante, si volontiers adoptée à l'égard des classes dominantes, par ceux qui en sont en fait les plus proches peut-être, mais qui, loin de disposer au même niveau de toutes ces formes de capitaux qui font les positions réellement dominantes, en sont pauvrement ou modestement pourvues. Cette tentation de prendre ainsi une revanche de classe ne peut que conduire à une incompréhension des logiques à l'œuvre dans ces milieux et à caricaturer leur réalité sociale. Cette forme de dénigrement systématique, de commérage pour reprendre un terme utilisé par N. Elias, n'a que peu à voir avec la pratique scientifique, même si elle est l'une des formes les plus courantes de relations entre les groupes ¹⁵.

Dès le début de la rédaction, nous avons adopté pour principe de ne faire aucune concession sur le fond tout en nous refusant les facilités d'une écriture acerbe, il est vrai relativement périlleuses compte tenu de la position sociale des personnes concernées. De la même manière que l'un de nous, dans un travail précédent sur des ouvriers métallurgistes de la vallée de la Meuse, s'était efforcé de bannir toute condescendance, tout paternalisme dans l'analyse et le commentaire ¹⁶, Revanche sociale à l'égard des dominants, par le recours à l'ironie systématique, paternalisme à l'égard des dominés, par une écriture dont le ton chaleureux arrive mal à masquer le sentiment de supériorité de l'auteur, sont bien souvent les deux facettes complémentaires du rapport au monde social des groupes situés dans une position intermédiaire.

Il n'est pas simple de démêler ce qui dans la manière dont nous avons conduit nos analyses et notre rédaction relève d'une saine prudence ménageant l'avenir de nos recherches dans ce milieu, ou d'un principe de respect des enquêtés, quel que soit leur milieu d'appartenance, et d'une rigueur dépourvue de toute passion et de toute animosité dans la manière de rendre compte des matériaux recueillis. Toujours est-il que nous avons le sentiment de ne rien avoir concédé sur le fond tout en gardant un ton mesuré, aussi neutre que nous avons pu. Nous avons bien insisté sur les stratégies d'isolement des classes supérieures qui, dans la ville, tendent à occuper des espaces spécifiques, clairement délimités et isolés des autres groupes sociaux. Les familles du Gotha vivent dans de quasi ghettos résidentiels. Mais cette vie à l'écart des couches moyennes et populaires ne suffit pas à garantir les conditions optimales de la gestion et de la transmission des différentes formes de capitaux. Les rallyes et les cercles viennent parachever ce que la seule ségrégation spatiale pouvait avoir d'inachevé. Cette rigueur de l'exclusion marque les limites de la courtoisie d'un groupe social qui s'interdit la fréquentation de ceux qui, trop proches pour qu'il n'y ait pas risque de confusion, ne sont pas pour autant du même monde. On a alors affaire à une sorte d'ostracisme mondain qui écarte sans autre forme de procès ceux que quelque stigmate social marque inexorablement.

Tout cela a été écrit. Mais la certitude que ces textes seraient lus par une partie des intéressés a interdit toute tentation d'avoir recours à l'ironie critique pour prendre de la distance par rapport à la population enquêtée. Pour autant y a-t-il eu autocensure ? Pas sur un mode conscient certes, mais de façon non contrôlée cela n'est évidemment pas impossible. Il est difficile aux auteurs d'en juger. Le principe de l'anonymat a toutefois facilité relativement les choses dans la mesure où, au-delà d'une pratique qui va de soi dans ce genre d'enquête, le nom d'emprunt attribué à chaque interviewé a en outre la faculté de rompre en grande partie le charme qui a pu s'établir à la faveur de l'interrelation dans l'entretien. L'anonymat, en instaurant une distance entre la parole enregistrée et le locuteur, qui,

¹⁵ Norbert Élias utilise cette formule pour caractériser les relations entretenues par les « occupants » et les « intrus » dans les faubourgs d'une ville industrielle. « Partout, écrit-il, l'attribution à soi-même du charisme de groupe et l'attribution aux intrus du déshonneur de groupe sont des phénomènes complémentaires ». La notion paraît pouvoir être étendue aux discours tenus par les fractions dominées des classes dominantes à propos des fractions dominantes, dont il importe de se distinguer positivement. Cf. Norbert Élias, « Remarques sur le commérage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, novembre 1985, pp. 22-29. Il s'agit en fait du chap. 7 du livre de N. Élias et J. L. Scotson, *The Established and the Outsiders*, Londres, Frank Cass and Co., 1965.

¹⁶ Michel Pinçon, *Désarrois ouvriers, familles de métallurgistes dans les mutations industrielles et sociales*, Paris, l'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1987.

ainsi, en est d'une certaine façon dépossédé, procure un sentiment de plus grande liberté au chercheur, mieux à même de cette façon de poursuivre ses analyses sans se soucier des relations qui ont pu être établies, le plus souvent furtivement, avec les personnes interrogées.

Une grande autonomie dans le travail de réflexion et d'analyse sur les matériaux rassemblés, et la volonté d'adopter un ton neutre, détaché de tout parti-pris social, a conduit à un accueil très variable du texte. Tout se passant comme si chaque lecteur importait dans sa lecture son rapport au groupe étudié, ses propres trajectoires, son avenir social probable. Certes il en est un peu ainsi de tout texte. Mais il est tout de même assez rare qu'un travail sociologique provoque des réactions aussi contrastées. Les enquêtés tout d'abord ont exprimé très généralement leur satisfaction devant une description de leur vie quotidienne qu'ils ont accepté de reconnaître comme fidèle à la réalité. La volonté de l'entre-soi soulignée dans les analyses est par ailleurs parfaitement assumée, un certain cynisme social permettant de reconnaître sans fausse honte que l'on est bien surtout avec des gens qui vous ressemblent. Quant aux réactions de critiques ou de collègues, elles vont de l'approbation d'une démarche et d'un texte sans ironie à l'égard du milieu exploré, tout en ne celant pas les enjeux sociaux présents en filigrane, à savoir essentiellement ceux de la reproduction sociale, à la dénonciation d'une complaisance douteuse pour des familles favorisées, quand, plus ou moins explicitement n'est pas fait le reproche d'une fascination naïve. Ces variations sensibles dans la façon dont le texte est reçu seraient, à notre sens, plutôt une marque de la qualité du travail réalisé dans la mesure où nous les interprétons comme l'expression de la diversité sociale réelle des chercheurs qui importent dans leur lecture leur rapport premier à l'objet étudié.

Le retour à la population enquêtée, si délicat à réaliser dans le cas d'enquêtes en milieu populaire, va ici presque de soi puisque l'on a affaire à des groupes ayant une pratique de lecture importante. Cela va un peu moins de soi pour le chercheur, nécessairement anxieux devant l'accueil qui sera fait à son travail. Et l'on peut se demander si l'ésotérisme de l'écriture, dans bien des cas, n'a pas pour fonction de rendre bien improbable le retour de l'enquête à ceux qui en ont fourni la matière.

AISES ET MALAISES DU CHERCHEUR : CONSIDÉRATIONS SUR L'ENQUÊTE SOCIOLOGIQUE DANS LES BEAUX QUARTIERS

Par pudeur sans doute, par crainte de nous livrer aux regards critiques de nos collègues plus sûrement, je ne vais pas m'exprimer à la première personne du pluriel. Au « nous », qui aurait été de rigueur, j'ai préféré le recours à des formulations impersonnelles invoquant le ou les « sociologues », le ou les « chercheurs ». Il ne s'agit pas d'une simple précaution formelle devant un ton direct qui peut irriter par une complaisance du chercheur pour son vécu. Il s'agit en réalité de prendre déjà une relative distance face à ce vécu en généralisant le propos, ce qui permet de remplacer une éventuelle irritation devant l'expérience personnelle rapportée par une discussion du bien-fondé des remarques et considérations développées. Celles-ci sont pourtant le fruit de *notre* expérience de recherche et tout ce qui est écrit ici renvoie à nos travaux, aux réflexions nées du contact avec les réalités de nos terrains d'enquête et des agents sociaux que *nous* y avons rencontrés.

Le sociologue mène des « enquêtes », pour lesquelles il lui arrive d'ailleurs d'embaucher des collaborateurs occasionnels qu'il dénommera volontiers des « enquêteurs ». À la fin du processus d'« investigation », le sociologue remet un « rapport » au commanditaire de la recherche, ce rapport n'étant pas sans rappeler ceux que les inspecteurs des renseignements généraux, c'est-à-dire la police chargée des mouvements syndicaux et politiques, rendent à leurs supérieurs, après s'être, eux aussi, mêlés à la population des « enquêtés ». Le recours à ce vocabulaire policier est révélateur d'un aspect du travail du chercheur en sciences sociales. Il en résulte un malaise déontologique, et donc chronique, qui naît de la position objective dans laquelle se trouve le chercheur. Cette position le conduit à « donner » le milieu sur lequel porte ses investigations comme « ces flics que le cinéma nous propose souvent pour modèles et qui gagnent la confiance d'un gang pour mieux pouvoir le donner » ainsi que l'écrivait Sartre dans *Questions de méthode*. Pierre Bourdieu, qui cite ce texte, ajoute qu'en conséquence il n'est pas indifférent « de prendre pour objet les classes dominantes ou les classes dominées (si tant est qu'une recherche puisse se définir par de tels objets préconstruits) ».

Toutefois ce malaise peut être vécu de manière différente selon les groupes sociaux soumis à l'« enquête ». Les sociologues qui travaillent « sur » les classes populaires, bien que fournissant des descriptions et des analyses des problèmes sociaux aux responsables politiques et aux divers agents chargés du maintien de l'ordre social, peuvent nourrir, en dénonçant injustices et inégalités, le sentiment de faire le Bien en se faisant les porte-parole des dominés. D'ailleurs, l'appellation « sciences sociales » facilite le glissement sémantique vers le « social », l'« action sociale ». À l'inverse, les sociologues qui font porter leurs « investigations » sur les classes dominantes et privilégiées éprouvent non seulement le sentiment de trahir, de « donner » un milieu social dont la fermeture et l'entre-soi sont les règles d'or, mais encore celui de faillir à une certaine vocation de la sociologie qui serait de poser les problèmes sociaux afin de contribuer à la définition de leur solution en répondant ainsi à la « demande sociale de recherche », dont il a été question hier.

Le sociologue qui travaille « sur » les classes dominantes, surtout lorsqu'il s'agit des fractions dominantes des classes dominantes, se trouve ainsi confronté à une double difficulté, en miroir. D'une part il a à gérer une relation sociale délicate avec, en face de lui, des agents beaucoup mieux armés que ne le sont les autres « objets » habituels de la recherche, c'est-à-dire les autres agents sociaux habituellement soumis à l'investigation sociologique. D'autre part le chercheur doit justifier devant ses pairs de la validité de son objet en tenant compte à la fois de la discussion scientifique, de ses propres affects et de ceux de ses collègues relatifs à ce groupe social. Dans les deux dimensions, relations aux enquêtés et relations aux collègues, les affects qui entrent en jeu sont contradictoires, difficiles à expliciter, à contrôler. La sociologie des familles qui cumulent toutes les formes de capitaux est sans doute l'un des meilleurs révélateurs de la complexité des rapports du sociologue à son objet, c'est-à-dire à des agents sociaux qui ne lui sont jamais indifférents, mais qui, ici, cristallisent des tensions qui, ailleurs, peuvent demeurer latentes. Nous aborderons successivement

ces deux aspects de la situation d'enquête, celle qui met en jeu enquêteurs et enquêtés, et celle qui met en jeu l'enquêteur et ses collègues.

Une relation « enchantée » avec les enquêtés ?

L'ambiguïté et l'ambivalence sont les caractères dominants des affects qui marquent les relations du chercheur aux familles fortunées auprès desquelles il enquête. Il est un premier aspect de cette ambivalence que l'on peut généraliser à toute démarche qui met en œuvre une observation, plus ou moins participante, ou une proximité avec le milieu enquêté qui requiert de gagner sa confiance pour y glaner informations, observations et données qui seront ensuite publiées, c'est-à-dire rendues publiques. Le risque de livrer une information qui n'a pas été produite par les agents eux-mêmes à cette fin de publicité est réel et il heurte une notion morale dominante qui veut que soit respectée la discrétion à l'égard d'informations qui ne sont pas destinées à être divulguées. Il ne s'agit pas nécessairement d'éléments sur la vie privée, mais de faits produits dans la sécurité d'un entre-soi social où l'observateur, oublié, finit par devenir voyeur et se trouve en posture de pouvoir livrer à l'extérieur des observations qui, en dehors de sa présence, ne sortiraient pas du milieu lui-même. Les rituels des mondanités, comme le baisemain ou l'art de la conversation, sont à usage interne et, parce qu'ils relèvent d'une étiquette spécifique, ils ne peuvent être perçus de l'extérieur que comme des pratiques désuètes et quelque peu ridicules. En livrer la description c'est donc faire sortir de son cadre de référence ce qui n'aurait jamais dû en sortir. La dénonciation des traîtres, l'opprobre dont sont couverts ceux qui trahissent et « donnent » ceux qui leur ont fait confiance, condamnations qui émaillent la culture et les productions culturelles, rendent inacceptables, aux yeux mêmes du sociologue cette attitude, ce double-jeu qui s'appuie sur la confiance gagnée pour la trahir. Il en résulte un malaise qui n'est pas propre pour autant au sociologue des classes dominantes. Un malaise dont le résultat le plus évident est d'interdire une fusion parfaite avec le milieu enquêté. Le sociologue serait-il tenté d'oublier son rôle d'agent-double que la tâche inéluctable de la restitution, dans les publications « scientifiques », des observations et des données recueillies est toujours là pour interdire de pouvoir se laisser aller à l'illusion de la parfaite harmonie avec le milieu.

Mais, en même temps que ce malaise inéluctable, un autre affect, de sens inverse vient compenser cette difficulté à vivre la situation d'enquête. S'il y a une certaine difficulté à assumer le rôle d'indicateur que le sociologue est appelé à jouer, en dévoilant ce qui n'est pas public, il y a aussi un intense plaisir à accéder à l'inconnu, à l'inaccessible, à ce qui ne se donne pas volontiers aux étrangers. Pénétrer dans un grand cercle parisien a quelque chose de l'exploit de l'explorateur qui réussit à pénétrer en des lieux interdits aux étrangers, comme René Caillié, explorateur français, entrant à Tombouctou. Réussir à observer, à se mêler à des aspects de la vie sociale auxquels la position occupée par le chercheur dans l'espace social devrait interdire l'accès, s'il ne lui est pas autorisé par ailleurs en fonction de ses origines, est au principe d'un plaisir de la découverte, au sens de l'exploration. Le sociologue est amené à pénétrer en des terres inconnues, et si cela ne va pas sans crainte et angoisse, il en résulte tout de même un vif contentement, qu'il s'agisse de se mêler à la vie mondaine ou de gagner la confiance de jeunes drogués. Aussi la mauvaise conscience, inhérente à la trahison programmée, est-elle contrebalancée par la stimulation de la découverte de dimensions plus ou moins méconnues de la vie sociale. Si la mauvaise conscience est un facteur qui contribue à maintenir la distance, l'extériorité par rapport au milieu enquêté, cette curiosité, à la fois professionnelle et personnelle, qui conduit à s'immiscer toujours plus avant dans ce qui était au départ fermé, favorise a contrario une empathie qui s'installe progressivement et qui à terme risque toujours de peser sur la manière de percevoir et de rendre compte de son objet de recherche.

L'intérêt soulevé par les personnes rencontrées, nécessaire à la motivation de toute démarche d'enquête, peut être plus ou moins intense selon les conditions matérielles et sociales du travail de terrain. Lorsque la magie des lieux s'ajoute à la courtoisie et à l'amabilité des enquêtés, tout est là pour susciter chez le chercheur une curiosité, voire une empathie, dont il doit certainement se méfier. Mais là encore il y a ambivalence des affects. Les entretiens, qu'ils se déroulent dans un cadre privé ou dans un environnement professionnel, ont toujours pour décor des lieux empreints de majesté et de luxe. Ils signifient l'importance sociale des enquêtés et, par là-même, ils créent aussi tout en même temps un rapport de domination à la défaveur du chercheur. Celui-ci ressent cette domination comme

une agression symbolique. Les démonstrations, le plus souvent feutrées mais néanmoins bien perceptibles, du capital économique, du capital culturel et du capital social, en définitive du capital symbolique dont ces catégories disposent à profusion, sont ressenties comme autant d'agressions qui favorisent la « distanciation » et viennent en quelque sorte casser « l'engagement » pour reprendre des termes de Norbert Elias. Le sociologue, confronté dans son travail de terrain avec des agents socialement dominants, se trouve donc soumis à un processus d'imposition de la domination à travers les manifestations des diverses formes de capital possédées. En même temps, comme tout autre agent mis ainsi en position dominée, mais peut-être avec une plus grande lucidité sociale, il conteste cette imposition de la domination. La situation affective qui en résulte est ambiguë puisqu'elle hésite, ou plutôt puisqu'elle tente une synthèse impossible entre la déférence et le rejet pur et simple de la relation. Au-delà des manifestations obligées de respect, le quant-à-soi du sociologue fonctionne à l'instar des autres agents, comme contestation du déséquilibre de la relation, accepté formellement mais dénié intérieurement.

Le capital social se construit dans la haute société en prenant appui sur la famille. Ce faisant la famille est au centre du réseau des relations qui autorisent l'accumulation et la transmission des différentes formes de capitaux à travers les rituels sociaux nombreux et variés qui permettent au groupe d'exister en tant que tel, depuis les cérémonies familiales, dont la magnificence n'est évidemment pas dénuée de sens social, jusqu'aux grands rassemblements périodiques qui scandent la vie mondaine. Cette importance de la famille peut faciliter l'« entrisme » en milieu grand bourgeois : se présenter en couple, voire en famille dans certaines situations d'observation, c'est se conformer aux règles implicites du groupe qui valorise l'institution familiale, comme institution centrale dans les processus de reproduction de la position sociale. Le recours systématique au *Bottin Mondain*, pour savoir qui est qui, est tout à fait significative de cette disposition d'esprit qui accorde une importance décisive à la dimension familiale de l'identité personnelle. Vous êtes toujours d'abord un représentant de votre lignée. Que cette lignée soit modeste, dans le cas du chercheur, n'interdit pas une présentation de soi qui intègre la dimension familiale et qui autorise une connivence plus immédiate. Le chercheur n'est plus alors seulement perçu comme un travailleur intellectuel, voire un fonctionnaire, dont l'absence de référent familial inciterait les interlocuteurs à une certaine réserve. Paradoxalement, dans ces milieux, pour ne pas être perçu comme une fonction mais comme une personne, il faut au moins être deux. Le fait de travailler en couple permet donc de s'insérer naturellement dans l'univers habituel des relations fondé sur la famille et de bénéficier d'invitations qui, en prenant un caractère plus « familial », conduisent à une plus grande proximité entre enquêteurs et enquêtés. Cocktails, dîners et parfois weeks-ends au château deviennent autant d'occasions d'observations qui ne sauraient être aussi facilement atteintes par un sociologue travaillant seul.

Le couple, en s'insérant, même modestement, dans les réseaux de relations des familles enquêtées, profite de la densité de ces réseaux. Le groupe fonctionnant comme un écheveau de familles, les chercheurs bénéficient pour leur enquête, par le biais de recommandations en cascade, du capital social des familles interviewées. La recommandation est une condition indispensable pour qu'un entretien soit accordé. Mais parce qu'elle engage à chaque fois les relations entre des familles alliées ou amies, la recommandation incline à l'acceptation pour ne pas désobliger la famille dont émane la recommandation. Celle-ci, grâce au poids des règles de la courtoisie, grâce à la magie d'un nom connu, grâce aussi sans doute à la condescendance amusée pour l'entreprise de chercheurs que l'on n'a guère l'occasion de côtoyer, fonctionne comme un véritable sésame, ouvrant des portes difficiles à franchir dont celles des cercles soigneusement tenus à l'abri des importuns.

Le chercheur peut être enchanté de cette exponentialité de son « échantillon » qui a tendance à grossir en permanence. Cette exponentialité du capital social propre aux milieux dominants crée pour le chercheur une situation d'enquête totalement exceptionnelle. Mais cette exponentialité du capital social peut aussi se retourner contre le chercheur. Le milieu, grâce à tous les liens objectifs et subjectifs de solidarité peut tout aussi vite se refermer : le grand monde est tout petit et tout s'y sait. Autrement dit le chercheur est pris dans ce réseau des relations mondaines comme dans un champ où se dessinent des intérêts qui lui sont propres. Le principal est sans doute de maintenir l'ambiguïté d'une relation sur laquelle un retour trop explicite sur ce qui la fonde, à savoir le travail de recherche

lui-même, serait susceptible de remettre en cause l'acquis du travail de mise en confiance patiemment accumulé. Cette implication du chercheur dans le système des relations mondaines, même à une échelle très modeste, est un danger réel pour la distanciation nécessaire. Le capital de confiance accumulé pourrait être vite ruiné par une maladresse d'expression, ou par un compte rendu de la presse quotidienne ou hebdomadaire qui, reprenant des résultats publiés, traiterait avec dérision le milieu enquêté. Le chercheur risque alors, par la crainte de voir se fermer un milieu au sein duquel l'information circule d'autant plus aisément qu'il est de petite taille, de céder aux tentations de l'autocensure, pas toujours perçue comme telle par lui-même.

Il y a plus grave encore. Le chercheur sait qu'il travaille dans un équilibre toujours précaire et s'il est si sensible au reproche de complaisance qui lui est adressé par ses pairs, c'est qu'il sait qu'il est dans une situation toujours limite. Les familles privilégiées disposent de moyens divers et variés pour sanctionner le chercheur en lui refusant la possibilité de poursuivre ses investigations parmi elles. Mais aussi pour l'« acheter ». C'est-à-dire en fait pour contrôler en douceur le contenu de son travail. On peut se demander comment interpréter le fait qu'un ouvrage sur la chasse à courre ait pu obtenir deux prix décernés par des institutions du monde de la chasse, qui font partie de l'univers social de la grande bourgeoisie. Le prix François Sommer, d'une part, décerné par la Fondation du même nom, celui d'un industriel ardennais, chasseur passionné, qui consacra sa fortune personnelle, n'ayant pas d'enfant, à la restauration de l'hôtel de Guénégaud, dans le Marais à Paris. Il y installa le Musée et la Maison de la chasse et de la nature, l'un des grands cercles parisiens. Les Honneurs Laurent-Perrier, d'autre part, qui sont offerts par la maison de Champagne du même nom. Si l'on ajoute à ces prix, les réceptions mondaines, vernissages et cocktails en tous genres auxquelles les chercheurs finissent par être aimablement invités, on comprendra que les familles fortunées de l'aristocratie et de la bourgeoisie ont les moyens de leur offrir des gratifications matérielles et symboliques qui auront d'autant plus de valeur que ceux qui les reçoivent seront plus démunis dans les différentes formes de capitaux correspondantes. Il y a là une possibilité, non délibérément mise en œuvre, d'attirer la reconnaissance de chercheurs qui sont de fait des débiteurs, mais aussi de nouer avec eux des liens qui peuvent prendre parfois la tonalité affective de l'amitié. Il importe de prendre la mesure de la difficulté : le chercheur ne peut que se sentir honoré et flatté, même à son corps défendant, d'être ainsi accepté dans un univers social où il n'avait pas sa place.

Cette empathie peut jouer autrement dans d'autres milieux. Mais dans le cas présent, elle est structurellement induite par des traditions et des formes de sociabilité qui, si l'enquête dure un certain temps et se déroule sans incident, incitent les uns et les autres, les enquêteurs et les enquêtés, à nouer des relations qui, allant apparemment au-delà de l'enquête elle-même, vont peser sur la dimension affective des conditions même de l'investigation. Or le sociologue lui-même est pris dans la logique de son travail de terrain, il ne peut refuser les offres qui, émanant de la courtoisie cultivée par le milieu enquêté, demandent à être honorées si l'on veut que les conditions de l'échange soient maintenues. Ne pas le faire reviendrait à risquer de rompre le charme, celui de la courtoisie qui exige de chacun un engagement, à la mesure de ses moyens, dans la gestion collective de ce bien commun inestimable que constitue le capital social.

Le chercheur dans ces conditions est donc pris dans cette contradiction insurmontable qui, faisant de son intégration au milieu la condition de la qualité de ses observations et des données qu'il pourra construire, le conduit à remettre en question cette distanciation sans laquelle la tentative d'atteindre une certaine objectivité serait d'avance condamnée.

Il faut toutefois souligner que, dans le cas de la grande bourgeoisie, un certain cynisme social, une lucidité relative sur la position occupée et sur les conditions qui permettent d'occuper cette position, facilitent le travail de restitution du chercheur. Ainsi, dans l'analyse de la ségrégation sociale et spatiale qui caractérise les beaux quartiers, il est possible d'insister sur les stratégies d'isolement des grandes familles dans la ville, sur leur tendance à occuper des espaces spécifiques, délimités et isolés des autres groupes sociaux, sans que les intéressés y trouvent à redire. Les cercles et les rallies d'adolescents présentent des formes d'ostracisme mondain qui écartent ceux qui n'appartiennent pas au grand monde. Avec la chasse à courre, les rapports sociaux paternalistes entre les membres des grands équipages mondains et les suiveurs populaires ont pu être décrits et analysés. Dans tous ces cas, les personnes qui avaient été interviewées, et observées, n'ont pas protesté contre cette mise en

évidence de leur souci de tenir à distance ou de contrôler leurs relations avec les autres groupes sociaux. En fait la ségrégation, ou cette forme de condescendance que constitue le paternalisme, sont assumées dans le milieu grand bourgeois. Les amis fréquentables ou pas sont nommément désignés au jeune adolescent, les tenues vestimentaires et tous les codes de la présentation de soi font partie de l'éducation. Le non-dit est absent des pratiques de transmission des héritages où le calcul est explicite : on te donne, tu dois recevoir mais tu devras rendre. La mort elle-même apparaît mieux assumée qu'en d'autres milieux où elle est escamotée et déniée. Les ancêtres sont présents sous forme de tableaux, de photos et de mémoires. Les familles les plus dominantes, du fait même de leur position extrême dans la structure sociale, sont les plus disposées à admettre un certain nombre de dimensions de leurs façons d'être en toute lucidité. Parce que les enjeux sont importants ? Parce que le caractère minoritaire du groupe l'aide à prendre conscience de lui-même ? Toujours est-il que cette lucidité sur soi-même facilite la rédaction des résultats de la recherche sur ces catégories. On n'imagine pas que les classes moyennes recevraient avec autant d'aisance une description de leurs pratiques tendant à faire inscrire leurs enfants dans un lycée de grande renommée, mais hors du secteur de leur domicile. Toutefois les textes sur les beaux quartiers ou sur la chasse à courre présentaient la caractéristique d'être rédigés avec une grande retenue de ton, un effort de sérénité dans la rédaction qui tendaient à y élaguer toute manifestation d'affectivité. Il n'est pas étonnant que ces travaux d'où l'ironie, le sarcasme et le jugement de valeur en général sont bannis au bénéfice du constat objectif et d'un ton neutre, soient bien reçus par le milieu lui-même. Mais, cette bonne réception ne fait que confirmer aux yeux des détracteurs des recherches sur les milieux privilégiés le soupçon de complaisance, voire de compromission.

La relation difficile avec le milieu professionnel

La sociologie des classes dominantes a cet inconvénient de placer le chercheur en position dominée, ce qui ne serait rien s'il ne se trouvait dans l'obligation de rendre compte de ses travaux et donc de mettre ses collègues devant la même dure réalité. L'analyse d'un groupe social dont les membres peuvent cumuler toutes sortes de capitaux, économique, social, mais aussi culturel, scolaire et symbolique, renvoie le chercheur à sa position de dominant/dominé.

Le sociologue doit se garder de toute naïveté, que ce soit dans la dénonciation des facteurs qui assurent aux dominants leur position, ou, inversement dans l'apologie de ces « qualités ». Il faut, pour fonder l'analyse de ces facteurs, passer par celles de leurs conditions de possibilité et de réception par les dominés. Mais ces analyses elles-mêmes ne sont pas mieux acceptées. Ainsi les préjugés sur une prétendue infirmité culturelle des classes dominantes sont toujours là. Les patrons de l'industrie, les femmes du monde, les élèves de Janson de Sailly, sont supposés, *a priori* être des béotiens. En tout cas on leur reconnaît difficilement des compétences artistiques, des goûts littéraires qui ne soient pas naïfs, convenus, purement mondains.

Dans l'effort pour appréhender les pratiques culturelles il faut se garder de mettre en œuvre un ethnocentrisme de classe qui aurait tendance à réduire la culture au livre, c'est-à-dire à un produit largement accessible à ceux qui disposent d'un bon capital scolaire et culturel mais qui peuvent être pauvres en capital économique. Plutôt que de porter une appréciation hâtive selon laquelle les grands bourgeois lisent peu, ce qui est vrai en certains cas et faux en d'autres, il faut considérer cette pratique dans l'ensemble des pratiques culturelles propres à ce groupe. La lecture est l'une des activités les plus solitaires qui soient. C'est donc une pratique très peu ajustée à l'habitus mondain. Car la grande bourgeoisie est avant tout mondaine : elle privilégie dans les formes de relations sociales cette sociabilité propre au groupe qui multiplie les occasions de rencontres. Celles-ci ayant d'ailleurs souvent pour circonstances des « manifestations » culturelles. Il faudrait aussi prendre en compte toutes les formes du patrimoine familial qui bénéficient d'une dimension culturelle, depuis les objets d'art jusqu'aux châteaux Renaissance en passant par les tableaux de maîtres. La bibliophilie, forme très particulière de commerce avec les livres, est fort répandue dans cet univers.

Les affects sont ici très intenses : le seul capital dont les classes moyennes intellectuelles sont susceptibles de disposer de façon significative est ce capital culturel si durement acquis dans le système scolaire. Souligner que d'autres catégories disposent de façon massive d'autres formes de ce

même capital, c'est miner ce qui peut permettre à ces classes moyennes intellectuelles de se vivre comme dominantes, au moins sous ce rapport.

Il est remarquable que de tels affects soient à sens unique. Le diagnostic de fascination que l'objet de la recherche exercerait sur le sociologue, n'est guère formulé que lorsque cet objet est constitué par les familles fortunées. Il est vrai que celles-ci cumulent au plus haut niveau les diverses formes de capitaux et qu'en rendre compte peut avoir quelque chose de terriblement irritant pour qui estime occuper une place dominante dans la société. Mais de nombreux travaux portant sur les classes dominées, sur la classe ouvrière en particulier, et maintenant sur les « exclus », font preuve d'une grande complaisance dans la restitution des entretiens et des observations. Un signe en est donné par exemple par le penchant à désigner par leur prénom des personnes interviewées, comme si l'on rapportait les propos d'amis proches. On ne peut guère plus naïvement dénier la distance sociale et refuser la distanciation nécessaire à toute tentative de travail se voulant un tant soit peu scientifique. Ce paternalisme latent ou affiché va de pair avec un rejet de tout regard serein sur les classes dominantes où se joue autre chose que la scientificité du discours, à savoir les enjeux de positionnement des uns et des autres dans l'espace social.

Deux dimensions de cette description des classes dominantes sont difficilement acceptées. D'une part lorsqu'il s'agit de souligner que les capitaux accumulés finissent par avoir des effets sur les personnes et que l'incorporation des manières, des savoirs et des savoir-faire symboliques finissent par modeler des personnalités qui doivent une partie de leurs privilèges aux qualités réellement intériorisées, comme l'aisance, qui n'est donc pas un don mais le résultat d'un travail social. On peut aussi relever le refus d'admettre la réalité du travail de domination et de transmission de ce qui permet la domination, à savoir l'intériorisation de ces qualités personnelles. Les mécanismes subtils de dénégation-affirmation de la distance sociale dans une pratique fondée sur une connivence profonde entre tous les participants, comme la chasse à courre, sont difficilement admis, l'idée que des cantonniers et des ducs puissent parler ensemble de leur passion commune en paraissant oublier tout ce qui les sépare est contestée. On reprochera volontiers au sociologue, qui prend pourtant le soin de souligner que cette dénégation apparente ne dure que le temps de la chasse, les divisions sociales reprenant tout de suite leurs droits l'action terminée, d'être victime d'une illusion, une telle dénégation ne pouvant être que contre nature. Quand une recherche montre les difficultés pour les bourgeois des beaux quartiers de continuer à y vivre en raison de la pression urbaine exercée par les activités envahissantes, sièges sociaux de grandes entreprises ou commerces de luxe, il est reproché de masquer ainsi la réalité des transformations de Paris. S'il est vrai que la tendance massive est celle de l'embourgeoisement de la capitale, il reste que, paradoxalement, des familles bourgeoises, parmi les plus fortunées, ne sont pas de taille à s'opposer aux forces qui travaillent la ville et elles doivent parfois quitter Paris pour la banlieue.

Tout se passe donc comme si le dénigrement et l'ironie étaient les seules écritures recevables lorsqu'on écrit à propos des classes dominantes. Une telle attitude est tout de même curieuse de la part d'agents dont l'une des obligations professionnelles les plus élémentaires est d'assurer un traitement aussi neutre que possible aux informations recueillies. Non pas pour des raisons morales ou politiques, mais simplement pour essayer d'atteindre à une certaine exactitude des faits et à une certaine rigueur dans leur analyse.

Comme se le demande Norbert Elias, « des sociologues peuvent-ils proposer quelque contribution valable pour résoudre les problèmes principaux, ne serait-ce que les problèmes de leur groupe, de leur nation, de leur classe, de leur profession, s'ils utilisent les dogmes consacrés et les normes de l'un ou l'autre de ces groupes comme fondement évident de leurs théories, de telle sorte que les résultats de leurs recherches soient d'entrée de jeu ajustés pour conforter ces articles de foi et ces jugements de valeur canoniques de leur groupe, ou du moins pour ne pas les malmener ^{17?} » Il est probable que si au lieu de montrer que les processus familiaux, sociaux, culturels, économiques et politiques assurent bien, globalement, la reproduction des classes dominantes en tant que telles, le sociologue insiste sur les ratés des processus ou sur des incapacités scolaires et culturelles, la réception des travaux serait très différente. Les chercheurs en sciences sociales sont toujours menacés par un ethnocentrisme de

¹⁷ Norbert Elias, *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard, 1993, p. 28.

classe, envers les populations qu'ils étudient, qui peut les conduire à prendre, dans le cas des familles fortunées, pour une critique sociale radicale ce qui n'est que le reflet aliéné de la perception confuse de leur position dominée. Cette attitude interdit de voir, par exemple, dans les pratiques apparemment surannées de l'étiquette mondaine, tout le bénéfice social que procure le fait de les maîtriser. Car autant l'étiquette reste incompréhensible aux membres des couches moyennes intellectuelles, et par là toujours quelque peu ridicule comme de vieilles manies sans raison, autant elles parlent clairement aux initiés, ne serait-ce qu'en tant que signes de reconnaissance fiables entre membres d'une même minorité. En fait, même le sociologue est menacé de cette impossibilité de comprendre l'autre, de le comprendre dans ce qui va de soi pour lui mais paraît totalement incompréhensible ou absurde hors de ses schémas mentaux. Ces incompréhensions peuvent être au principe d'affects très négatifs et de rejets sans nuances. « C'est de cette manière, écrit encore Norbert Elias à propos de la société de cour, que l'on peut comprendre l'étiquette : elle n'a nullement besoin d'être expliquée par des avantages. *Par l'étiquette, la société de cour procède à son auto-représentation, chacun se distinguant de l'autre, tous ensemble se distinguant des personnes étrangères au groupe, chacun et tous ensemble s'administrant la preuve de la valeur absolue de leur existence* ¹⁸. » De l'extérieur, la perception de la vie mondaine porte volontiers à la commisération ou à l'ironie envers ceux qui paraissent ne pouvoir se dérober aux obligations qu'elle implique, ce qui est l'attitude même de l'intellectuel refusant le « bourgeois ». C'est oublier trop vite que les agents sociaux qui gèrent ainsi leur capital social ont été produits par la famille et la société de façon à en avoir le goût et les moyens matériels et culturels. Il y a un plaisir propre à l'habitus lorsque la pratique est réalisation des dispositions incorporées. Il y a toujours du plaisir à être ce que l'on est. L'aisance du grand bourgeois dans son costume trois pièces en est une manifestation visible. Aussi l'homme de cour autrefois et le grand bourgeois aujourd'hui ne ressentent pas comme une corvée, comme une atteinte à leur liberté, la nécessité d'être conforme aux canons de la mondanité. Le vêtement masculin, par exemple, perçu comme guindé par les membres des couches moyennes intellectuelles qui portent aujourd'hui volontiers le jean, va de soi et ce qui pour d'autres est décontraction, est au contraire perçu comme laisser-aller de mauvais aloi, que l'on ne saurait se permettre sans le vivre comme une déchéance, bien loin de songer à le revendiquer comme libération.

Les difficultés liées à cette réception suspicieuse des travaux sur les classes dominantes par la communauté scientifique créent une tension, certes parfois pénible, mais qui participe à cette vigilance nécessaire en dehors de laquelle il ne saurait y avoir de travail scientifique dans les sciences sociales où le chercheur lui-même ne peut se vivre comme distant qu'à partir d'un effort permanent pour tenter de s'abstraire de ses implications personnelles dans le jeu des forces sociales.

Cette situation en porte-à-faux peut en plus être vécue différemment selon les trajectoires et les origines sociales des chercheurs. Une origine sociale ouvrière et provinciale pouvant ajouter un troisième sentiment de trahison vis-à-vis de son milieu familial. Ce même milieu familial est lui-même impliqué à travers, par exemple, les propres enfants du chercheur. Prendre la mesure de toutes les bonnes fortunes des enfants des familles fortunées, c'est aussi prendre la mesure des infortunes, relatives, de ses propres enfants. Notamment en matière d'apprentissage des langues ou de toutes les techniques sociales d'imprégnation culturelle. On voit que par bien des côtés l'implication du chercheur dans son objet et par rapport à ses collègues est au principe d'affects forts qui interfèrent nécessairement avec le travail d'enquête et celui de construction et d'analyse des données.

« Toute interprétation, comme en général toute science, tend vers l'évidence, écrivait Max Weber. L'évidence propre à la compréhension peut avoir ou bien un caractère rationnel (et dans ce cas, elle peut être logique ou mathématique) ou bien le caractère de ce que l'on peut revivre par empathie, c'est-à-dire être de nature émotionnelle ou esthético-réceptive. Est rationnellement évident dans la sphère de l'activité, avant tout, ce qui est compris de manière entièrement et clairement *intellectuelle* quant à ses relations significatives aisées. Est évident par empathie dans une activité ce qui est revécu pleinement quant à ses *relations affectives* vécues ¹⁹. » On voit que l'évidence par empathie, qui est l'ambition de toute recherche fondée principalement sur un contact important avec les agents sociaux

¹⁸ Norbert Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1985, p. 97.

¹⁹ Max Weber, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1971, Tome 1, p. 4.

objets de l'enquête, doit surmonter bien des difficultés, non seulement dans le contrôle de cette empathie, mais aussi dans les conditions de sa réception par la communauté scientifique.

LE PROBLÈME DE L'ÉCRITURE DES SCIENCES SOCIALES

La question de l'écriture est une question récurrente dans les sciences sociales, et dans la sociologie en particulier. Récemment en France un séminaire a rassemblé régulièrement des chercheurs sur ce thème. Il en est sorti une publication consacrée à ce sujet ²⁰. Auparavant la revue *L'Homme*, fondée par Lévi-Strauss et d'autres anthropologues, a consacré un numéro au thème « Littérature et anthropologie » ²¹. Ces deux numéros spéciaux de revues fournissent une abondante bibliographie, dont en particulier l'article introductif de *Communications* par Martyne Perrot et Martin de La Soudière.

Ces auteurs distinguent trois enjeux autour des problèmes de l'écriture :

- Un enjeu proprement scientifique : dans quelle mesure l'écriture peut-elle faire progresser la connaissance ?
- Un enjeu propre au champ scientifique lui-même : elle fait partie des moyens ou des stratégies qui permettent d'acquérir une reconnaissance ou de s'imposer dans un milieu professionnel.
- Un enjeu de notoriété, l'écriture ayant un impact décisif sur la possibilité de se faire connaître d'un public plus large que les seuls spécialistes.

Personnellement nous en ajouterions un autre, qui est en filigrane dans ce qui vient d'être dit mais qui n'a pas été clairement explicité par ces auteurs. À savoir la question du retour de l'enquête aux enquêtés et celui, plus large, de la diffusion de la connaissance sociologique. Comment traiter le problème de l'écriture de telle sorte que ceux dont on parle, qui en général sont à l'origine d'une très grande partie des matériaux analysés, à travers en particulier les entretiens, ne soient pas coupés des résultats de la recherche ? Car, souvent, les résultats sont publiés sous une forme rédactionnelle qui décourage les lecteurs non spécialistes. Indépendamment même des supports éditoriaux qui sont le plus souvent confidentiels : revues à très faible diffusion, ouvrages publiés en un nombre réduit d'exemplaires. Je pense par exemple, dans notre cas français, aux rapports de recherche remis à l'administration en 30 exemplaires qui ne connaissent guère d'autre destins que les tiroirs des hauts fonctionnaires. Il est clair que l'écriture et le support ont partie liée, comme on le verra, et que dans l'écriture se joue déjà le type de support éditorial possible.

On abordera donc successivement deux points dans l'exposé :

- 1) le style comme drapeau, comme marquage du texte comme texte scientifique. Et donc on examinera la nécessité ou au contraire le caractère artificiel de l'écriture scientifique, ou plus précisément qui présente délibérément tous les signes de reconnaissance de la scientificité.
- 2) le dilemme entre hermétisme et vulgarisation, les limites du public et les problèmes posés par une écriture qui doit aussi restituer les analyses aux analysés.

En conclusion on reviendra sur l'articulation entre science et écriture.

Le style comme drapeau

La tradition sociologique a accordé de l'importance au ton, au style des écrits de la discipline. Ainsi Durkheim a délibérément employé un style dépouillé de toute séduction pour souligner la dimension cognitive de la sociologie. De même Max Weber, dans *Le Savant et le Politique* dénonçait la recherche d'une influence sur le lecteur qui ne soit pas purement rationnelle mais qui passe par la forme esthétique d'un style, et non par la structure d'une logique de la connaissance. Ces dispositions ont eu comme conséquence une raideur et un caractère indigeste de nombre de textes sociologiques dont la scientificité semblait être d'autant plus établie que leur lecture était plus rébarbative.

En fait il y a là certainement, au moins pour une part, un effet de frontière. Il s'agit de marquer les limites avec d'autres textes, littéraires ou non. La sociologie, ce n'est pas le roman naturaliste du XIX^e

²⁰ *Communications*,

²¹ *L'Homme*, n° 111-112, juillet-décembre 1989.

siècle. Ce n'est pas non plus l'essai journalistique. Pour ce qui nous concerne, dans le domaine de la sociologie des grandes fortunes, cette nécessité de la démarcation est indubitable. Il existe en effet une surabondance de littérature, en un sens très large, sur les catégories qui nous intéressent. Il y a les Mémoires d'aristocrates ou de grands bourgeois, dont on s'aperçoit, à partir du moment où l'on s'intéresse à ces groupes, qu'ils produisent énormément et qu'ils « se parlent », se racontent volontiers. Il y a la littérature qui, les choses étant ce qu'elles sont, est d'abord, quantitativement, le produit des enfants des classes privilégiées. On sait la part de l'autobiographie dans toute écriture romanesque et donc la place que les familles bourgeoises peuvent prendre dans la littérature, une place qui est inversement proportionnelle à leur importance dans les répartitions statistiques. Il y a les essais journalistiques qui, soit dans les hebdomadaires, soit sous la forme d'ouvrages, abondent semble-t-il avec une grande recrudescence aujourd'hui. Récemment sont parus en France un livre sur l'avenue Foch, l'avenue la plus chic et la plus chère de Paris, sur les nouvelles 200 familles, les plus riches du pays, signalées au moment du Front populaire en 1936 et qui reviennent sur le devant de la scène médiatique. Il y a tous les dossiers de presse, publiés par les grands hebdomadaires, sur les familles les plus fortunées, sur la noblesse, sur l'aristocratie des grandes écoles, etc.

Il y a sans doute une inflation de publications, qu'il s'agisse de livres ou de la presse écrite. Est-ce un bien ou un mal, ce n'est pas la question, du moins ici. Ce qui importe pour nous, compte tenu de notre champ de recherche et de la surabondance de ce qui est publié par ailleurs, c'est de savoir s'il importe de marquer la différence, et si oui, de quelle manière.

L'écriture est donc un drapeau, un marqueur qui vient signifier au lecteur, beaucoup plus efficacement que les préfaces traditionnelles ou les notices biographiques sur les auteurs au dos des ouvrages, que l'on a affaire à un travail à prétention scientifique. Compte tenu de cette inflation éditoriale, ce marquage nous paraît nécessaire et utile. Il faut que le texte par lui-même mette en évidence une certaine vocation à l'objectivité. Nous anticipons là sur ce qui sera dit plus loin sur le retour auprès des enquêtés, mais sous un autre angle. Retenons que les signes stylistiques les plus clairs que l'on puisse adresser résident dans la distanciation du ton adopté. Le texte scientifique ne saurait prendre position, il lui suffit de dire ce qui est, ce qui est loin d'être facile.

Cette distanciation peut d'ailleurs poser problème quant à la réception du texte, mais aussi au chercheur, dans ses engagements personnels. Ainsi la description et l'analyse de l'évolution d'une station balnéaire chic, datant du Second Empire, de Napoléon III et du milieu du XIX^e siècle, ont été parfois mal reçues par nos collègues et parfois nous avons eu du mal, nous-mêmes, en rédigeant, à conserver ce que l'on pourrait appeler notre sang-froid stylistique. Parce que nous avons restitué le discours recueilli de la part de vieilles familles aristocratiques ou bourgeoises déplorant l'invasion de la station chic de Deauville par le Sentier. Le Sentier, dans leur vocabulaire, désigne l'ensemble des familles juives nouvellement enrichies dans la confection de vêtements en prêt-à-porter, dont les ateliers et les magasins de vente en gros se trouvent dans le quartier du Sentier au centre de Paris. Pour nous, ce qui est décisif, ce n'est pas l'antisémitisme, plus ou moins latent dans de telles manières de désigner les responsables de ce qui est vécu comme une dégradation de la « qualité » sociale de la station. Ce qui nous apparaît plus déterminant dans les récriminations des vieilles familles, c'est le caractère de nouveaux enrichis de cette population qui fait qu'elle ne dispose pas des habitus adéquats, des dispositions propres à la haute société, celle qui est en place depuis plusieurs générations. Leur façon d'être, qui n'est pas discrète, heurte les barons et les banquiers, qui d'ailleurs sont eux-mêmes juifs parfois, comme le baron Guy de Rothschild.

L'exemple est risqué, parce qu'il met en cause un vecteur émotionnel puissant avec l'antisémitisme, réel ou supposé. Pour notre sujet aujourd'hui, il faut limiter cet exemple justement à la nécessité de la froideur de l'écriture. Il aurait été facile de pratiquer l'ironie envers les vieilles fortunes dérangées sur leurs terres par de jeunes prétendants. Ou encore de renvoyer dos à dos les uns et les autres en mettant au premier plan le niveau élevé des fortunes, qu'il s'agisse des vieilles familles nobles ou grandes-bourgeoises ou des familles du Sentier, pour reprendre le vocabulaire indigène. Ce faisant on aurait pu jouer la solidarité avec des lecteurs qui, dans leur grande majorité, sont loin de disposer des mêmes revenus.

Les journalistes, les essayistes de tout poil et les mémorialistes n'hésitent évidemment pas à prendre parti, à incliner dans un sens, dans le sens qui conviendra le mieux à leurs lecteurs dont ils

partagent les représentations du monde. Or l'originalité de notre travail, comme travail à prétention scientifique, doit passer devant un effacement de la personnalité du chercheur, de ses préférences, pour que puisse être tenté le travail difficile de la compréhension. Il s'agissait donc d'essayer de mettre en avant dans l'écriture cet effort pour rendre compte de façons d'être, de manières de penser, et de sentir, qui nous sont profondément étrangères. On peut ici faire aussi une allusion à notre recherche sur la chasse à courre où, n'étant pas chasseurs, il nous a été nécessaire d'essayer de comprendre ce qui pouvait faire qu'on le soit et de tenter de restituer cette compréhension. Nous pensons qu'une écriture partisane, qui stigmatiserait l'ostracisme grand-bourgeois, le racisme de classe des vieilles familles, ou qui ironiserait sur les pratiques apparemment désuètes ou cruelles des chasseurs, nous aurait interdit de rendre véritablement compte de nos observations et de mener nos analyses, donc de comprendre, ce qui ne veut pas nécessairement dire accepter.

Autrement dit le texte sociologique doit faire preuve d'une certaine tenue et affirmer dans son style sa revendication de scientificité. Sur ce style lui-même, deux remarques. Tout d'abord s'il peut faire problème, c'est en raison du faible niveau de formalisation de la discipline. Nous ne disposons pas du même appareil formel que les mathématiques, bien sûr, mais aussi que toutes les sciences de la nature. Mais, deuxièmement, si l'écriture sociologique peut tendre parfois vers l'écriture littéraire, ce ne peut être que dans une certaine complexité si l'on veut rendre compte de la complexité du réel lui-même. C'est du moins l'avis de Pierre Bourdieu.

En nous arrêtant quelques instants sur ce qu'il dit, nous pourrions avancer un peu. Bourdieu récuse l'idée que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, mot d'ordre du classicisme français, sans doute effectivement un peu simpliste. Dans *Choses dites*, il écrit : « Je crois dangereuse la stratégie qui consiste à abandonner la rigueur du vocabulaire technique au profit d'un style lisible et facile [...]. Il faut assumer que le discours peut et doit être aussi compliqué que l'exige le problème (lui-même plus ou moins compliqué) dont il traite. Si les gens retiennent au moins que s'est compliqué, c'est déjà un enseignement. En outre je ne crois pas aux vertus du « bon sens » et de la « clarté », ces deux idéaux du canon littéraire classique [...]. Les discours les plus « clairs », c'est-à-dire les plus simples, sont sans doute ceux qui ont les plus grandes chances d'être mal compris, parce qu'ils fonctionnent comme des tests projectifs où chacun apporte ses préjugés, ses prénotions, ses phantasmes ²². »

Par contre ce souci d'éviter le simplisme dans l'écriture n'interdit pas, au contraire, des rapprochements avec la littérature, et particulièrement sous ses formes contemporaines. À la limite l'écriture littéraire est supérieure, du point de vue même de la science, à une certaine écriture scientifique. « Les histoires de vie linéaires, dont se contentent souvent les ethnologues et les sociologues, déclare Bourdieu dans son entretien avec Loïc Wacquant, sont artificielles et les recherches en apparence les plus formelles de Virginia Woolf, de Faulkner, de Joyce ou de Claude Simon me paraissent aujourd'hui beaucoup plus 'réalistes' (si le mot a un sens), plus vraies anthropologiquement, plus proches de la vérité de l'expérience temporelle, que les récits linéaires auxquels nous a habitués la lecture des romans traditionnels ²³. »

On voit que même chez Pierre Bourdieu, la question de l'écriture reste assez irrésolue. Que la société soit complexe, certes, mais pour autant faut-il bannir tout effort de clarté dans l'expression ? Nous ne le pensons pas, pour des raisons que je développerai dans la deuxième partie de cet exposé et qui tiennent au particulier à une volonté de diffuser les résultats de la recherche au-delà du cercle étroit des spécialistes.

Mais cet effort de clarté doit être accompagné, nous semble-t-il, d'un travail d'écriture qui situe en permanence le texte dans son registre scientifique. Avec l'objectivité et la distanciation, du moins avec un effort permanent en ce sens, nous avons déjà une direction et on va y revenir encore dans la deuxième partie. Il y a une autre façon de marquer les distances par rapport aux textes littéraires ou journalistiques, c'est de mettre en valeur ce que les linguistes appellent l'intertextualité. C'est-à-dire ce dialogue entre le texte présent et les autres textes, présents ou passés. Le jeu des citations joue ici un rôle qui est plus qu'académique. Il s'agit de situer ce qui est proposé au lecteur dans le champ de la sociologie, donc dans les sciences sociales et dans une certaine tradition de ces sciences. Mais, en étendant le sens de l'intertextualité, nous pensons que le travail sociologique doit, au moment de sa

²² Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1987, p. 67-68.

²³ Pierre Bourdieu, avec Loïc J. D. WACQUANT, *Réponses*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1992, p. 179.

publication, affirmer très délibérément la multiplicité de ses sources. Ainsi, dans l'ensemble de nos travaux, pas seulement en ce qui concerne la haute bourgeoisie, nous avons systématiquement fait appel à des documents de natures très différentes. Les travaux d'historiens ont été mis à contribution. Nous avons élaboré des statistiques spécifiques ou nous avons utilisé de seconde main des données déjà construites, en particulier celles de l'Institut national des Statistiques et des Études économiques (INSEE). Ces éléments chiffrés ont été présentés sous la forme d'histogrammes, dont certains, comme ceux sur l'évolution des domiciles des membres des grands cercles, sont certainement très évocateurs. Les entretiens fournissent une masse importante d'informations et de représentations. Mais les personnes interrogées sont très diverses et, par exemple, pour *Quartiers bourgeois, quartiers d'affaires*, le commissaire de police, le gérant d'un kiosque de presse, le curé de la paroisse et bien d'autres informateurs ont été mis à contribution pour retracer l'évolution du quartier du Triangle d'Or, vers les Champs-Élysées. Avec, bien entendu, en priorité, des entretiens auprès de familles de la grande bourgeoisie habitant ou ayant habité le quartier. Les observations, enfin, sont restituées dans la plus grande exactitude possible. Et il ne tient qu'aux éditeurs qu'il n'y ait pas une utilisation systématique de la photographie en appui de ces différentes sources. Il s'agit là d'un parti pris de méthode, mais dont on voit les conséquences sur l'écriture elle-même qui est constamment en rupture, y compris dans son aspect le plus matériel, avec l'écriture disons romanesque. Les diagrammes, l'ouverture et la fermeture des guillemets qui marquent les citations, de sociologues ou d'interviewés, les références aux sources, tout un appareil est là pour rappeler que le travail présenté se réclame d'une tradition scientifique. L'importance de cette présence n'est pas seulement symbolique, il ne s'agit pas seulement d'opérer un marquage du texte comme texte sociologique. En faisant cela, on interdit au lecteur la remise de soi, l'abandon au fil de la lecture, en la rendant il est vrai moins agréable en un certain sens que dans le style « presse hebdomadaire » qu'affectionnent de nombreux essayistes, souvent journalistes eux-mêmes. Le tableau statistique, qui ne s'impose peut-être pas toujours, de même que telle ou telle référence dont on pourrait faire l'économie, vient rappeler que le texte est sociologique, qu'il prétend à l'objectivité et que le lecteur est invité à vérifier la validité des thèses, avancées avec circonspection et prudence, loin de la véhémence ou de la vivacité du texte partisan. Ces signes sont, à notre avis des indications données au lecteur sur le mode de lecture que l'on attend de sa part. Cette apparence formelle du texte participe, en même temps que la couverture du livre, ou de la revue, que le nom de la maison d'édition ou de la collection, à une mise en condition du lecteur qui pourra, en fonction de cet aspect du texte y investir différemment d'efforts et de temps.

Enfin, dernier point sur lequel je pense que nous rejoignons d'une certaine façon Bourdieu, la qualité proprement littéraire intervient dans l'efficacité de la restitution du travail de recherche effectué. Il y a la dimension de la complexité du social dont parle Bourdieu. En ce qui nous concerne, il était par exemple difficile de restituer la complexité des relations entre les veneurs, les chasseurs à courre, des grands équipages, c'est-à-dire des groupes constitués de chasseurs lorsqu'ils appartiennent à la haute société, avec les suiveurs de milieu populaire, avec tout ce public d'habitues, ouvriers ou modestes employés, qui assistent à ces chasses. Il a fallu pour cela faire intervenir la théorie du don et du contre-don pour restituer la logique des échanges intenses dont ces chasses sont l'occasion. Ce qui était faire d'une pierre deux coups : en faisant référence à un auteur consacré, nous marquons le texte dans une certaine tradition, et nous pouvions dépasser la simple description des actions de chasse en rompant avec l'unité de temps. Nous pouvions relier ce qui se passait durant la chasse, la connivence des dominés et des dominants avec les échanges de services qui fondent cette connivence, de nombreux suiveurs intervenant pendant, avant et après la chasse pour aider les veneurs ? Ce sont par exemple eux qui dépècent les animaux.

Mais l'écriture doit être travaillée pour essayer de restituer tout le vécu d'une situation dans son épaisseur. Ainsi en est-il de la manière avec laquelle nous avons essayé d'articuler nos observations réalisées sur les Champs-Élysées avec les discours horrifiés tenus par les grands bourgeois sur la « faune », comme ils disent, qui a envahi l'avenue. Il fallait essayer de rendre compte du fait que cette avenue est un lieu d'affrontement d'habitus inconciliables qui rendent la fréquentation des Champs-Élysées impensable ou insupportable aux membres des vieilles familles qui habitent dans le quartier depuis trois ou quatre générations.

Mais, à notre sens, tous ces efforts d'écriture doivent aussi s'accompagner d'un souci de clarté, d'un refus du jargon pour le jargon car, au-delà de l'intérêt personnel du chercheur à la diffusion la plus large possible de ses travaux, d'autres arguments, forts, plaident en faveur de la plus large publicité à accorder aux travaux sociologiques.

Hermétisme ou vulgarisation ?

Posé de cette manière, le dilemme paraît tranché d'avance. Et pourtant nombre de textes sociologiques se présentent sous des formes qui rebutent les meilleures volontés des non spécialistes. Or il y a à cet état de fait de nombreux inconvénients, dont le moindre n'est certainement pas de laisser le champ libre à des textes moins scrupuleux, plus engagés, plus soucieux de convaincre que de vérifier la qualité de leurs arguments.

Car le problème de l'écriture, c'est aussi celui des lecteurs : pour qui écrit-on ? Pour les pairs, pour les autres praticiens de la sociologie sans doute, au premier chef. Ne serait-ce que pour confronter son travail à la critique, que l'on espère toujours bienveillante et constructive, des collègues. Mais aussi, sauf pour les textes spécifiquement destinés aux étudiants ou aux autres sociologues, les recueils méthodologiques par exemple ou les articles consacrés à des thèmes très pointus, à un public plus large, et d'abord à celui qui est directement concerné par la recherche.

Il y a là, en puissance, une contradiction difficile à surmonter entre l'exigence de technicité des collègues, ou de certains d'entre eux, à la manière de la citation de Bourdieu lue tout à l'heure, et l'exigence de clarté et d'intelligibilité des non spécialistes, vite rebutés par les termes techniques, les concepts spécifiques et l'appareillage statistique.

Un auteur comme Bourdieu sent bien cette contradiction puisque, à côté de textes assez rudes, d'un accès jugé difficile par tous les lecteurs non spécialistes, et même par nombre de sociologues non encore acclimatés à son style et à son système conceptuel, il publie régulièrement des textes qui sont la transcription d'interventions orales ou des recueils d'entretiens. Parmi les premiers, *La Reproduction* et *Le Sens pratique*, par exemple, ont rebuté plus d'un lecteur. Parmi les seconds, *Choses dites*, *Réponses* ou encore *Libre-Échange* ou *Questions de sociologie* ont permis à un public assez large de s'initier aux travaux de l'auteur²⁴. Récemment la publication de *La Misère du Monde*, un recueil d'entretiens auprès de personnes en difficultés ou de travailleurs sociaux, présentés et commentés en collaboration avec des sociologues qui lui sont proches, a confirmé le souci d'ouvrir la sociologie à un public plus large²⁵. Tentative d'ailleurs réussie puisque le livre, pourtant volumineux et relativement coûteux, a été vendu à l'heure actuelle à environ 80 000 exemplaires, ce qui est tout à fait exceptionnel pour un ouvrage de cette nature. Mais on voit bien le dilemme : l'hermétisme condamne à la confidentialité, la vulgarisation suppose, au prix peut-être d'une simplification abusive, la clarté et la lisibilité du texte.

Pour ce qui nous concerne, nous avons pris le parti de toujours diffuser le plus largement possible nos travaux, autant que faire se pouvait. Et ceci de façon encore plus décidée alors que nous travaillons sur des classes privilégiées. Nous pensons en effet que de tels travaux ne se justifient, dans la situation actuelle, que dans la mesure où ils sont portés à la connaissance du plus grand nombre et fournissent une information contrôlée et vérifiée, des analyses des processus de la domination et de la reproduction sociale qui permettent une meilleure connaissance de la société, de son fonctionnement, des différences et des inégalités. Pour prendre un exemple concret, dans le travail que nous sommes en train de mener sur les patrimoines familiaux et leur transmission, nous avons beaucoup travaillé sur la concomitance du patrimoine économique et du patrimoine culturel. Les vieilles familles bourgeoises disposent à la fois d'une grande fortune et d'une bonne, sinon d'une grande culture. La mise en évidence de la congruence de ces privilèges nous paraît être un élément à analyser en profondeur. Nous montrons comment, par exemple, la vieille demeure familiale, toute encombrée d'objets d'art et de portraits de famille, dont certains ont pu être peints par Renoir, est un support sans

²⁴ Pierre Bourdieu et Hans Haacke, *Libre-Échange*, Paris, Seuil/les presses du réel, 1994 ; et Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980.

²⁵ Pierre Bourdieu (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris Seuil, coll. « Libre examen », 1993.

rival d'un apprentissage en profondeur d'un rapport savant à la culture qui est intégré en même temps que les manières de table et que les relations affectives avec les grands-parents et les parents.

On peut dire cela de façon relativement obscure, en utilisant des notions comme celles d'habitus, de capital culturel, d'hexis corporelle, de doxa. En intégrant aussi dans la structure de la phrase la complexité des rapports entre les différentes formes de capitaux. Nous préférons, pour la publication finale, aboutir à un texte que nous avons cherché à rendre aussi clair que possible. Ce qui demande par exemple, non pas de renoncer systématiquement à avoir recours aux concepts dont il vient d'être question, mais d'appuyer l'usage de ces concepts par des exemples qui sont autant de défis « littéraires ». Il ne s'agit pas de vouloir faire de la littérature, mais pour faire comprendre et accepter les formulations conceptuelles, il nous paraît indispensable de développer des exemples vivants, évocateurs, qui puissent permettre de faire sentir, à des lecteurs n'ayant aucune expérience intime et directe de la grande bourgeoisie, ce que cela peut signifier, au quotidien, de grandir aux côtés d'une grand-mère férue d'histoire antique, ayant une parfaite connaissance des mythes grecs, ou encore de participer à un rallye culturel, ces groupes d'adolescents qui visitent accompagnés de quelques parents les musées, les châteaux, les vieilles églises, à chaque fois accueillis et guidés par le conservateur, les châtelains ou le curé. Et comment en conséquence, la vie culturelle se confond parfaitement avec la vie du groupe familial et du groupe social, comment en définitive vie culturelle et vie mondaine ont partie liée.

Cet effort nous paraît d'autant plus indispensable que, sans vouloir rejeter l'idée d'une recherche fondamentale, qui n'ait pas à se préoccuper de ses applications immédiates, il nous paraît toutefois légitime que la recherche la plus fondamentale se préoccupe de sa valorisation sociale. Pour la physique ou la biologie, les choses se font assez bien par la médiation des applications technologiques des travaux de recherche. Pour la sociologie, nous ne voyons guère d'autre forme de valorisation possible, à la limite, que dans la diffusion des travaux auprès du public le plus large possible. Il ne s'agit plus là de « vulgarisation », mais de valorisation, le glissement étant aussi un glissement de sens. La vulgarisation se contente de diffuser des résultats de recherche sans se soucier d'applications possibles. La valorisation met la recherche à la disposition de l'action. En fait, pour les sciences sociales les deux notions se superposent : il ne peut y avoir vulgarisation sans valorisation, et toute valorisation suppose une vulgarisation. Car tout savoir produit sur le monde social et porté à la connaissance des agents sociaux transforme ce monde social par la puissance de dévoilement qu'il recèle. Ainsi les drames vécus par les enfants en situation d'échec scolaire, les calvaires familiaux générés par un système d'enseignement qui est avant tout un système d'élimination sociale, seraient au moins vécus avec moins d'intensité dramatique et de culpabilité, dans les catégories populaires, si les conditions réelles de la compétition étaient véritablement connues. Et cette connaissance elle-même serait en mesure de provoquer une exigence sociale majoritaire de changements.

Il reste enfin à aborder la question du retour aux enquêtés des résultats de l'enquête. C'est là encore un problème récurrent des sciences sociales, mais qui nous paraît devoir être soigneusement traité parce qu'il est déontologiquement incontournable. En ce qui nous concerne, le passage aux classes privilégiées a à la fois simplifié et rendu plus critique le problème. Il a été simplifié dans la mesure où les enquêtés, du moins ceux qui appartiennent aux fractions dominantes des classes dominantes, sont des lecteurs, parfois assez modestes, mais en tout cas suffisamment lettrés pour aborder sans difficulté majeure les textes que nous avons justement travaillés pour être assez facilement accessibles. Mais savoir que l'on va être lu par la plupart des personnes qui fournissent la matière principale de la recherche est une perspective assez angoissante, surtout si l'on envisage de poursuivre le travail entrepris au sein du même milieu qui est finalement assez réduit. Cette perspective est susceptible de produire des phénomènes d'autocensure. D'une part dans les matériaux finalement présentés. Il nous est arrivé de censurer des passages d'entretiens où il nous avait paru que l'interviewé, mis en confiance, avait perdu le sens de la situation et s'était laissé aller à quelques propos d'un racisme de classe finalement rarement explicité dans le milieu, même s'il est très présent en filigrane de nombreux propos. Mais l'autocensure peut aussi fonctionner au niveau de l'analyse et de la présentation des résultats, cette fois principalement à l'insu des auteurs ce qui est encore évidemment plus dangereux pour la qualité du travail produit. On signalera ici, par exemple, le peu d'attention accordée, dans notre travail sur la chasse à courre, au caractère mondain de la pratique

dans les grands équipages. Soucieux de comprendre la passion, réelle, des pratiquants sur lesquels repose la vie de l'équipage, nous avons sans doute sous-estimé, dans la présentation que nous en avons faite, la part des pratiques n'ayant guère d'autres raisons que de participer à l'une des formes de la vie mondaine qui offre les meilleures occasions d'entretenir d'excellentes relations au plus haut niveau. Or cette sous-estimation, en valorisant la pratique comme produit d'une passion pour la nature et la vie sauvage, allait dans le sens des légitimations avancées par les veneurs.

Dans le même sens on relèvera que le milieu grand bourgeois ou aristocrate maîtrise le plus souvent à la perfection l'expression orale, l'un des apprentissages les plus caractéristiques étant celui de l'art de la conversation et en particulier le goût et les compétences prononcées pour les récits d'anecdotes. Il en résulte la tentation dangereuse, mais parfois justifiée de laisser la parole un peu trop aux enquêtés. Il en a été ainsi dans *Dans les beaux quartiers* où nous avons laissé Mme de Quesnay raconter par le menu les circonstances dans lesquelles elle a rencontré son mari. Le récit est savoureux, si savoureux qu'il a été repris dans quelques manuels scolaires de sciences économiques et sociales. En l'occurrence, ce texte se suffit à lui-même et le dommage pour les auteurs est surtout narcissique. Mais il reste que la tentation est fréquente de citer très longuement des personnes qui s'expriment si bien qu'elles paraissent produire d'elles-mêmes la construction des données qui les concernent et leurs analyses.

On retrouve ici le problème du ton et de la nécessaire distanciation. Si l'exemple qui vient d'être donné montre qu'il est nécessaire de rester vigilant sur la complaisance à l'égard du milieu enquêté, surtout si l'on dépend encore de lui pour la suite de ses travaux, on doit admettre aussi que le défaut inverse, à savoir une stigmatisation des pratiques ou le fait de les tourner en dérision ne saurait tenir lieu d'analyse.

En conclusion, on avancera que l'exigence de scientificité qui s'exprime à travers une langue ardue, complexe peut aussi être parfois, à l'insu même de celui qui l'écrit, une défense contre le risque du retour. C'est-à-dire contre le danger symbolique, et parfois concret, en tout cas juridique, que peut représenter le fait de revenir sur le terrain avec ses conclusions. De cela aussi le sociologue doit être conscient.

On voit que l'écriture est toujours un exercice assez périlleux, qui demande un grand sens de l'équilibre. Peut-il par lui-même apporter un supplément de connaissance, un progrès dans l'analyse ? À notre avis, seulement dans l'alchimie de l'écriture elle-même, c'est-à-dire dans ces moments difficiles d'accouchement du texte où la lente maturation de l'expression permet de préciser et d'affiner ce qui pouvait encore être flou. Mais le texte écrit échappe à son auteur. Il importe alors, nous semble-t-il qu'il puisse être approprié par le plus grand nombre, si l'on veut bien admettre que la raison d'être de la sociologie est de permettre à la société, c'est-à-dire à ses agents, de se comprendre elle-même.

Skeptronhäften

(Skeptron Occasional Papers)

ISSN 0284-0731

1. Anna Lena Lindberg, *"Men Gud förbarme sig, hvilket Publikum!" Om konstpedagogikens rötter i Sverige*
2. Francine Muel-Dreyfus, *Folkskollärare och socialarbetare. Metodologiska kommentarer till den historiska sociologin*
3. Theresa Martinet, *En provensalsk bondkvinna och hennes män. Ett exempel på småborgerlig ackumulation*
4. Anna-Maja Johannesson, *Lärarnas villkor i de första decenniernas folkskola (1850—1880)*
5. Ronny Ambjörnsson, *The Honest and Diligent Worker*
6. Collège de France, *Förslag till framtidens utbildning*
7. Ulf P. Lundgrens skrifter 1966—1991. *En bibliografi*
8. Eva Trotzig, *"qvinnan bär hemmets trefnad på spetsen af sin synål." Kvinnlig skolslöjd i Stockholms folkskolor decennierna runt 1900*
9. Gisèle Sapiro, *Collectives biographies and the theory of « literary field »: on the contribution of prosopography to the sociology of literature and Methodological proposals for a sociology of literary institutions*
10. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Considérations sur l'enquête sociologique dans les beaux quartiers*

Rapporter från Forskningsgruppen för utbildnings- och kultursociologi

(Sociology of Education and Culture, Research Reports)

ISSN 1103-1115

1. Donald Broady och Mikael Palme, *Högskolan som fält och studenternas livsbanor*
2. Mikael Palme, *En "trygg" uppväxtmiljö*
3. Stig Elofsson, *Vad blev barnen? Rekryteringsstudier*
4. Annika Ullman, *De plåtslagarna! De plåtslagarna!*
5. Annika Ullman, *Humaniora som personlighetsför djupning?*
6. Donald Broady (utg.), *Läsestycken för samhällsvetare* (undervisningsmaterial)
7. Boel Englund, *Språk, argumentation och vetenskaplig verksamhet* (undervisningsmaterial)
8. Kerstin Skog Östlin, *Fädernas kyrka i Sveriges television*
9. Mikael Palme, *Gymnasieskolans sociala struktur i Stockholmsregionen före 1991 års gymnasiereform*
10. Mikael Palme, *Valet till gymnasiet. En statistisk granskning av rekryteringen till gymnasieskolans linjer läsåret 1988/89*
11. Mikael Börjesson, *Det naturliga valet. En studie i studenters utbildningsval och livsstilar*

HLS Förlag
 Box 34103
 100 26 Stockholm